

Les Belles images

I. Les Belles images. 1936-12-03.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

35 CENTIMESA. FAYARD et C^{ie}, Éditeurs18 et 20
rue du St-Gothard, PARIS (14^e)

Chèque postal 388-84

LES BELLES IMAGES

et La Jeunesse illustrée

35 CENTIMES

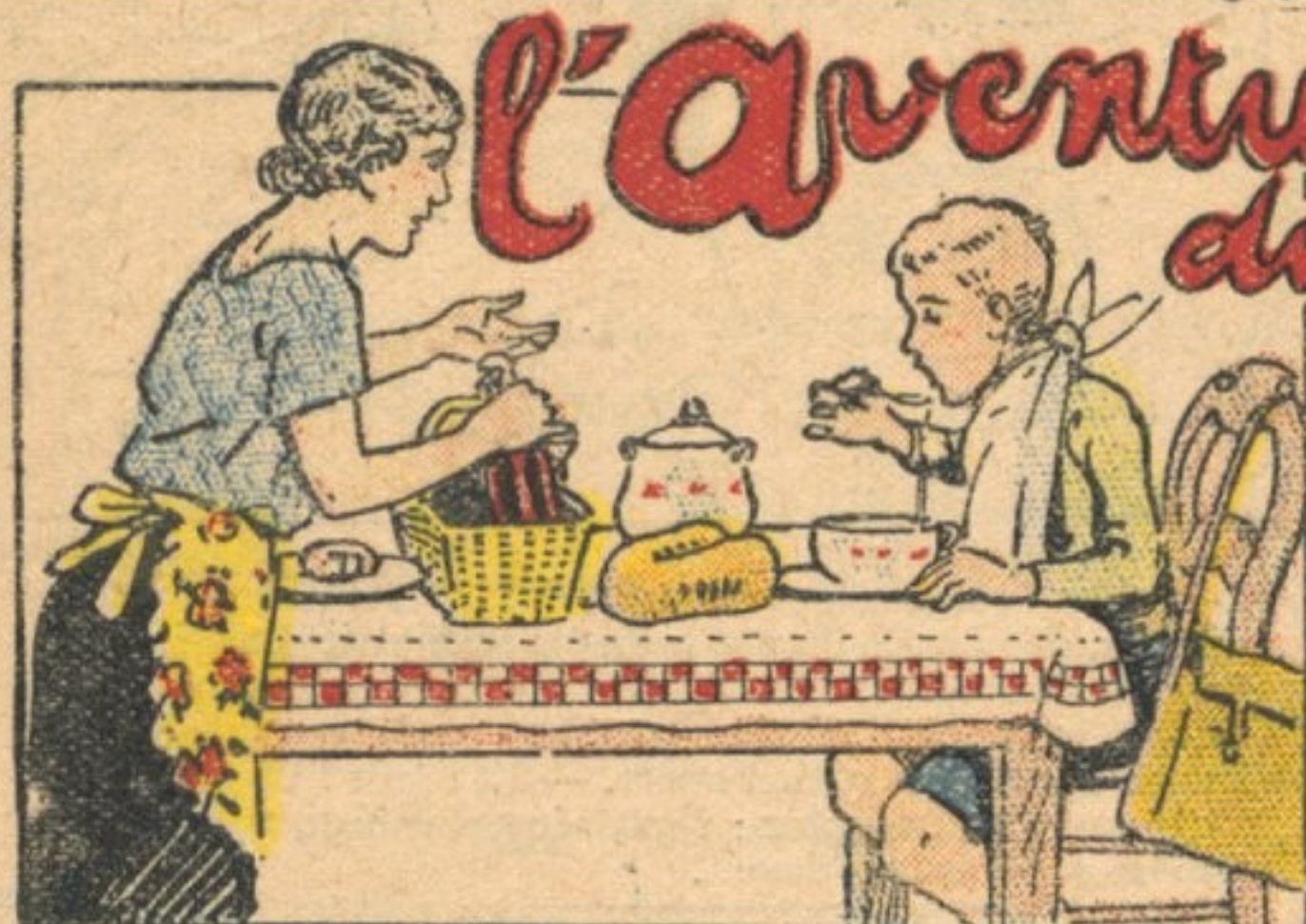
ABONNEMENTS :

France : Un an... 17.50

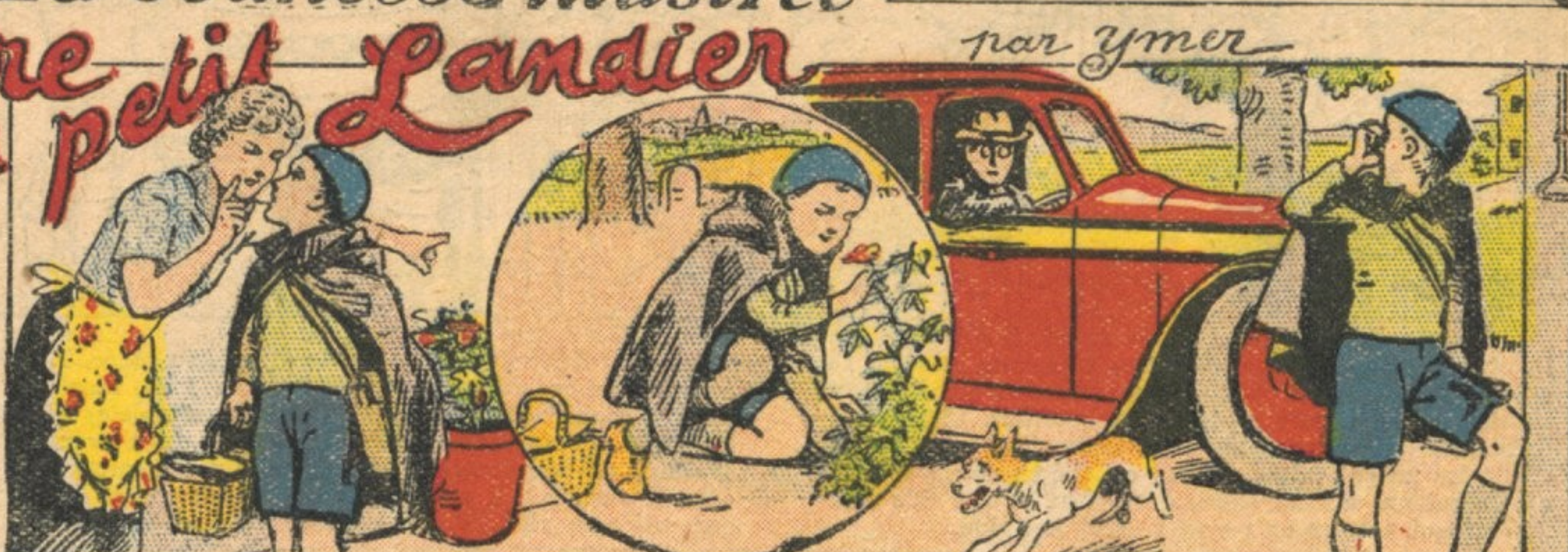
— Six mois 9.50

Étranger : Un an. 30 fr.

Chèque postal 388-84

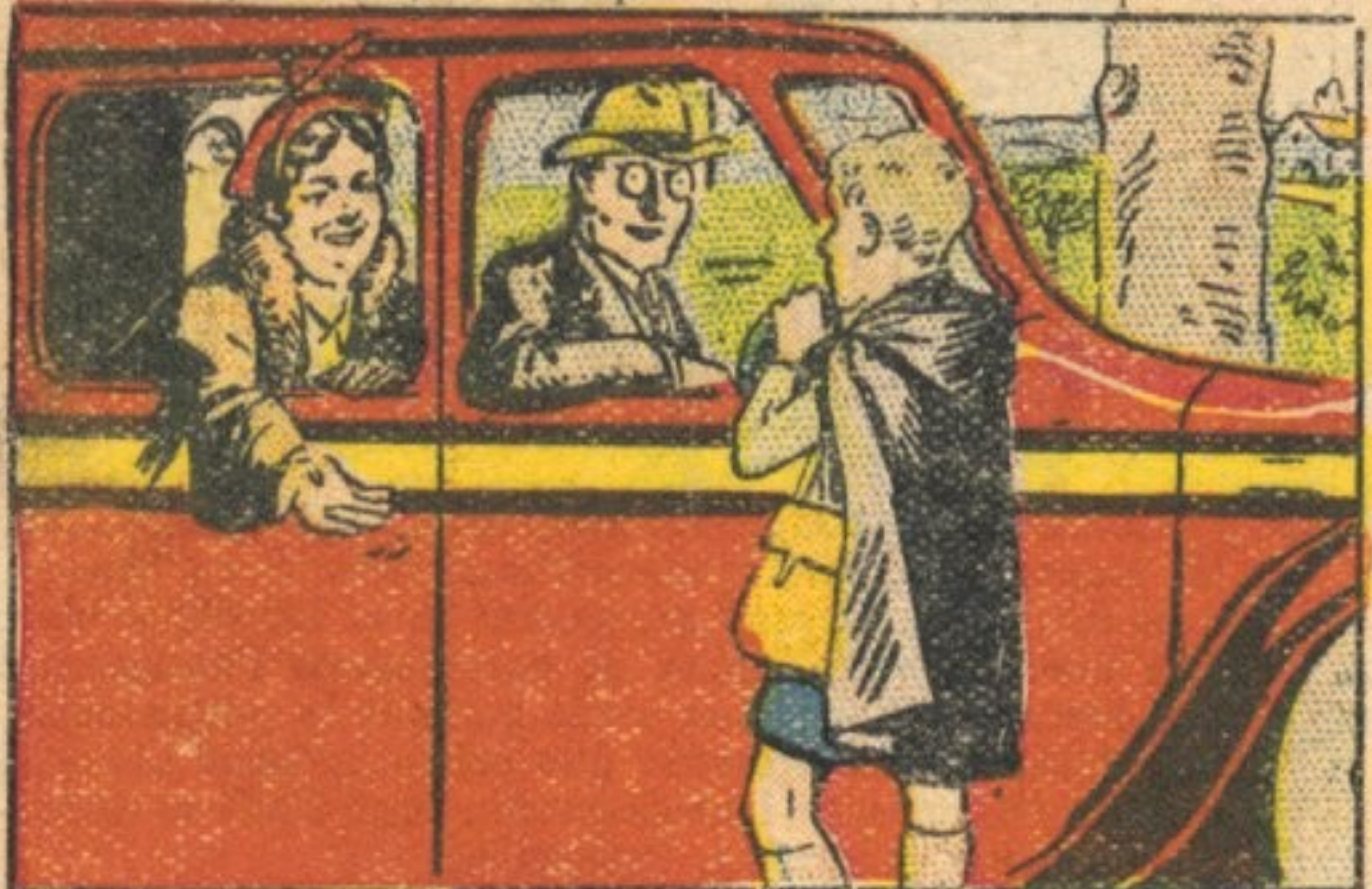


Le jeune Robert Landier s'était levé sans entrain ce matin-là. Sa mère le pressait tout en garnissant un panier du repas que l'enfant prenait à l'école du village, assez éloignée. Le père était déjà en course; sa situation, naguère prospère, n'était pas brillante. Robert partit...



...« Hâte-toi ou tu seras en retard », lui avait dit sa mère. Se hâter, il l'aurait dû, car il y avait composition ce jour-là. Mais Robert n'en savait pas le premier mot. Tout lui était prétexte à muser sur son chemin. Enfin voici l'école... déjà! Déjà! L'horloge marquait 8 h. 45 et...

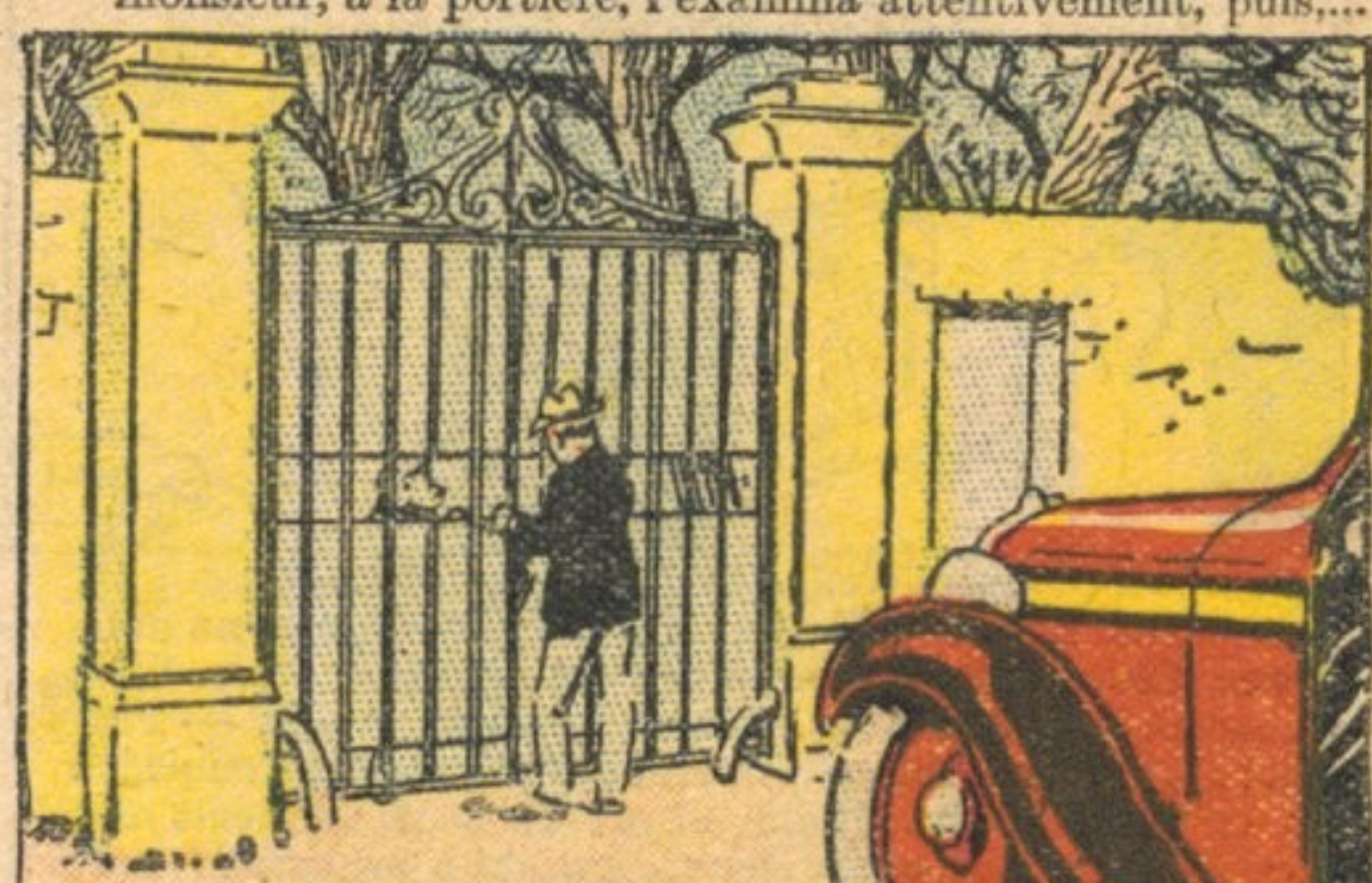
...quand l'enfant fut à la porte, il la trouva fermée. Il restait là, penaud, contrit, et, songeant au retour, à l'irritation de son père, il pleura. Et il envia le bonheur des occupants d'une auto qui venait de s'arrêter devant lui. Un monsieur, à la portière, l'examina attentivement, puis...



...d'un ton apitoyé : « Tu pleures, pauvre petit, dit-il : tu es arrivé trop tard ? — Oui, et papa me punira. — Viens donc te promener avec nous, tu déjeuneras au château, puis nous te ramènerons chez tes parents ? » Une promenade, dans cette belle voiture, avec ces gens...



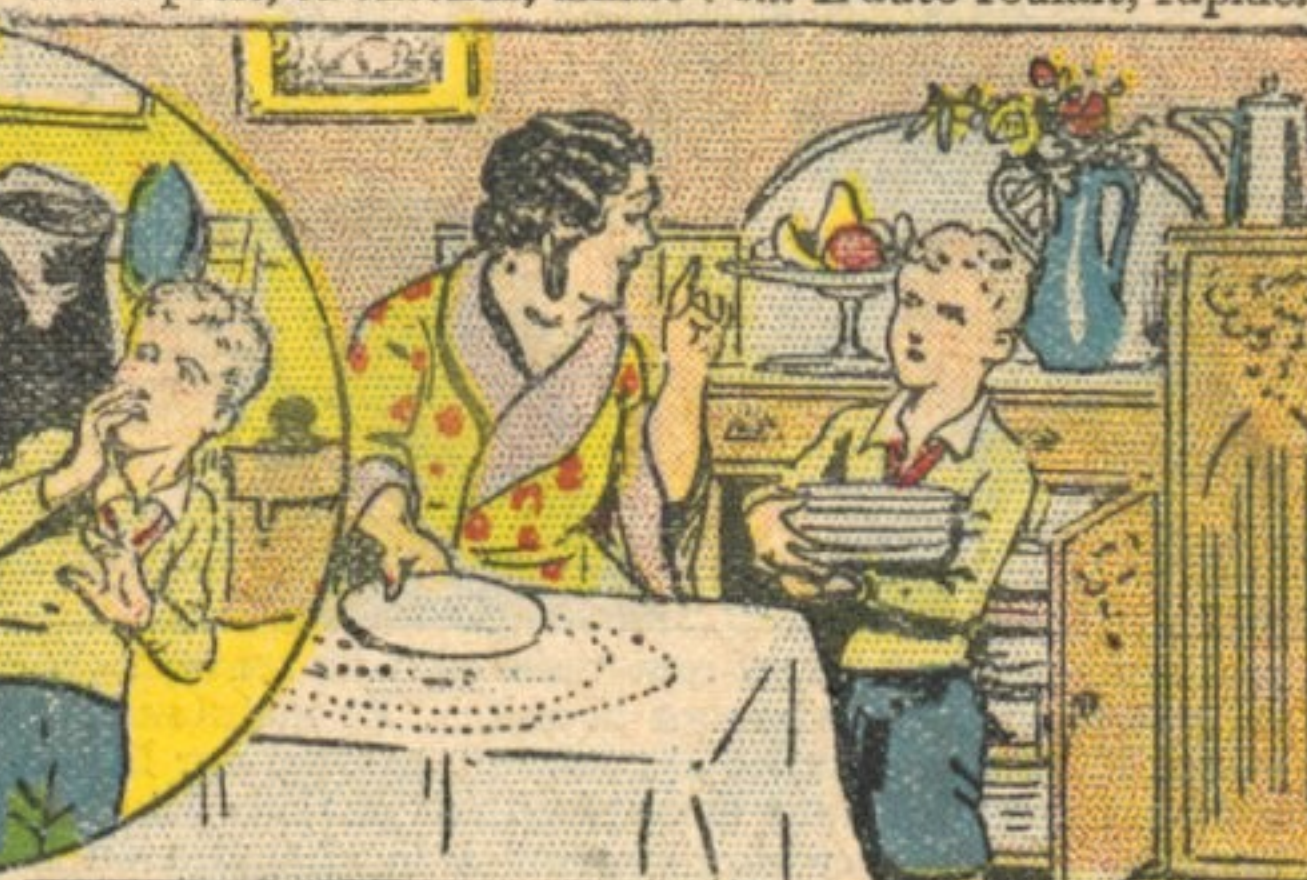
...si avenants, déjeuner dans un château!... Il se décide. Et le voilà auprès de la bonne dame qui commence par lui offrir d'alléchantes friandises. Et, tandis qu'il croque : « Comment t'appelles-tu ? — Robert. — Oh! comme notre petit, tu entends, Emile ? »... L'auto roulait, rapide.



Deux heures après on s'arrêta devant une grille. M. Emile descendit ouvrir et, après que le lourd portail eût été refermé, l'auto s'avança jusqu'à la maison dont l'aspect claustral oppressa un peu l'enfant, impression accrue par la présence d'un grand chien danois...



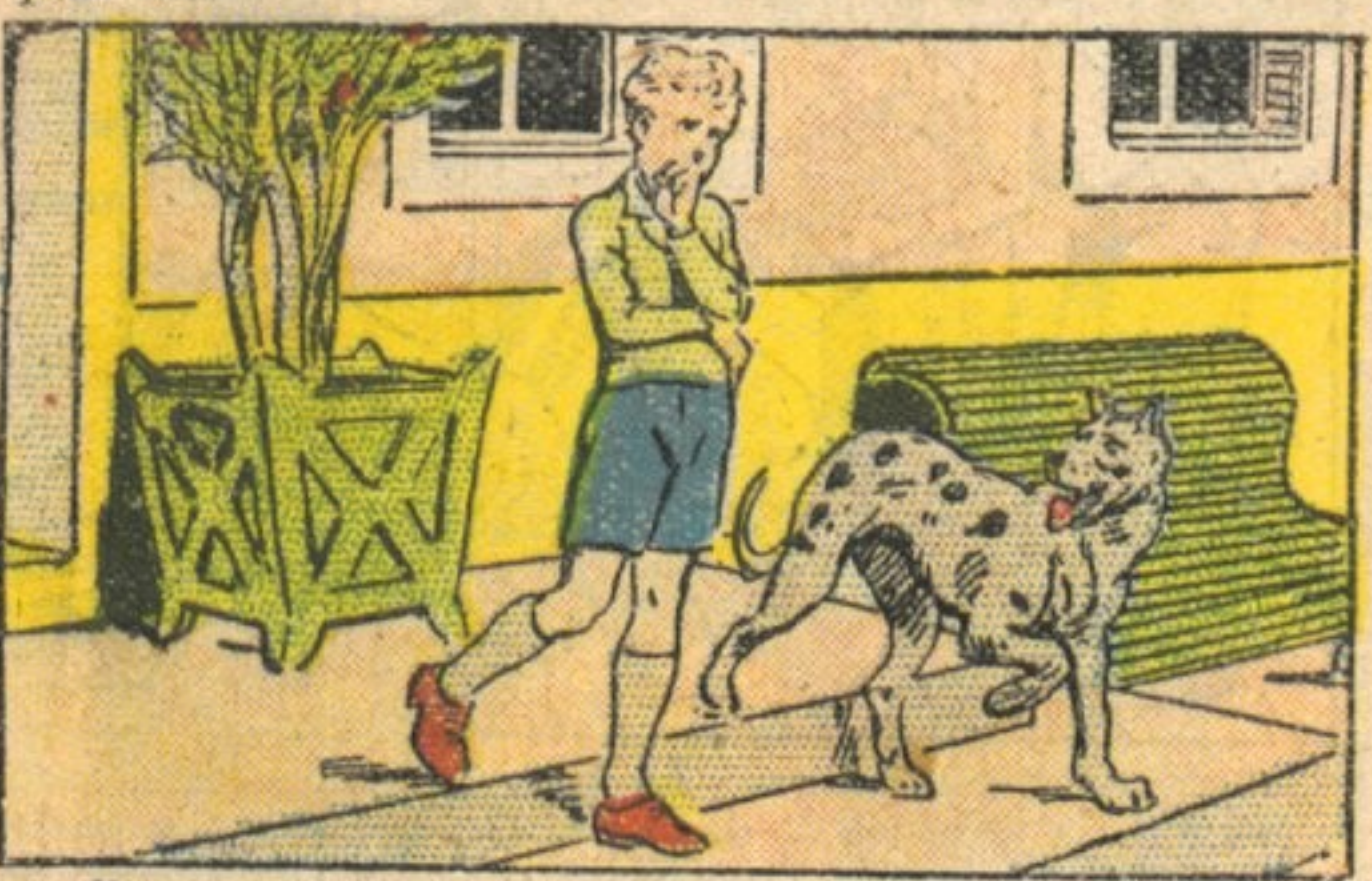
...qui vint flairer Robert sans manifestation amicale. Tandis que M. Emile rangeait l'auto, la dame fit entrer l'écolier. « Et Robert ? s'enquit-il. — Robert ? Pauvre chéri : notre petit est mort, hélas ! Et c'est justement pour cela...



...que nous te demandons de le remplacer. — Moi ? — Oh! quelques instants seulement. D'abord tu me diras « maman » et à mon mari « papa ». Voici, nous attendons un oncle âgé venant de loin. Il adorait notre fils, qu'il n'a pourtant connu que tout petit, et...



...pour lui épargner une douleur qui lui eût été fatale, nous lui avons caché la mort du petit, tu comprends ? — Oui, Madame. — Comment ? — Oui, ma...man, se reprit Robert avec effort. — Quand l'oncle sera là, tu lui diras « parrain ». Il est si bon! Tu vois que ce n'est pas compliqué...



...allons, va jouer. » Compliqué, non, sans doute, se dit Robert. Mais il faudrait mentir ? Tout songeur, néanmoins, l'enfant se rendit au jardin, un parc plutôt, assez spacieux. De hauts murs le ceignaient et un solide portail en défendait la sortie comme l'entrée. A la rigueur...



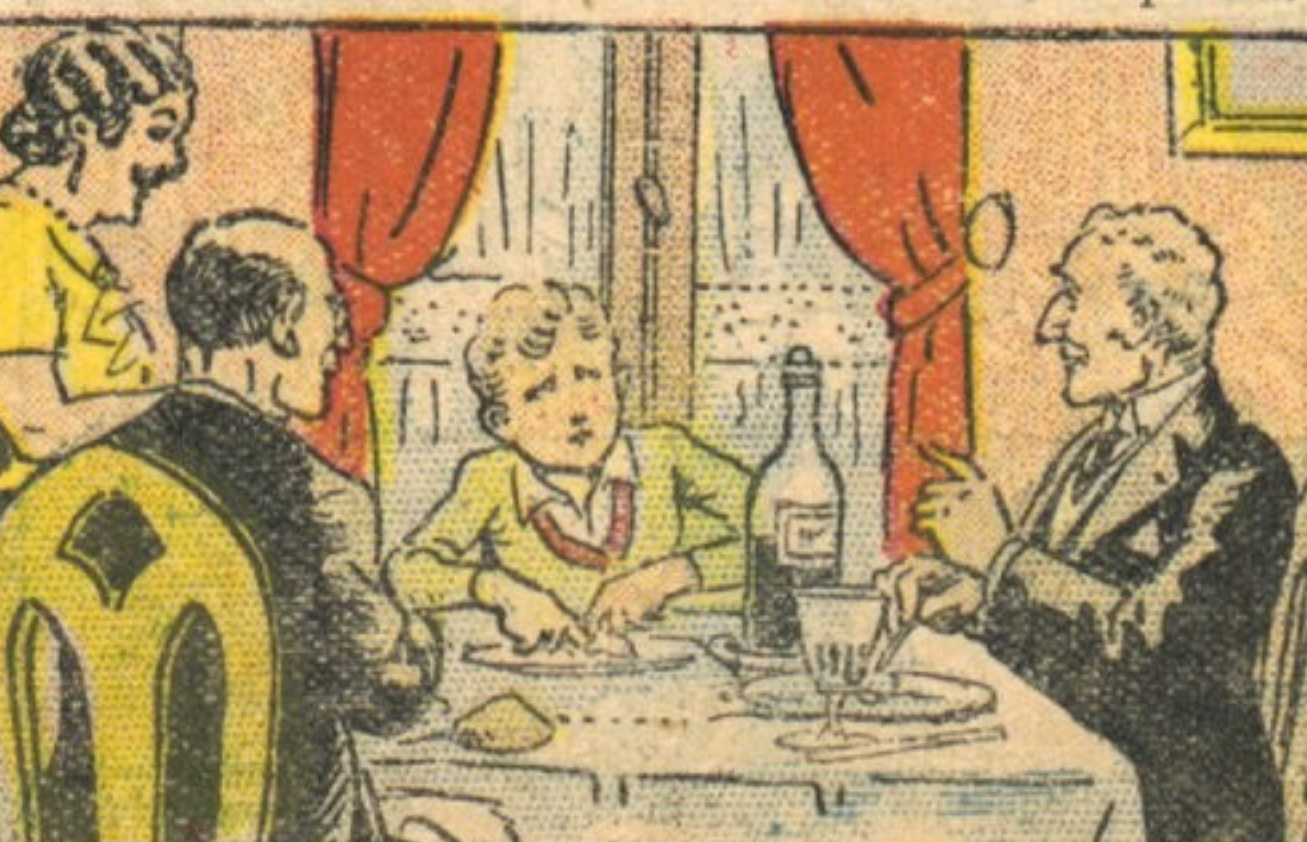
...en grimpant sur l'un des pins on pouvait, des branches retombant hors de la clôture, gagner la campagne. Néro, le danois, le suivait toujours comme un gardien farouche. De confuses inquiétudes envahissaient l'enfant. Enfin des cornements d'auto retentirent à la porte...



...M. Emile accourut, fit jouer une serrure de torteress, et une luxueuse voiture entra. Un beau vieillard en descendit qui, ayant reçu l'accolade du neveu, avisa Robert, timidement replié à l'écart. Sa mine s'épanouit : « Ah! ah! voici Bob, mon filleul!...



...qu'il est grand! Eh! parbleu, il a onze ans, n'est-ce pas ? — Douze, rectifia étourdiment Robert. — Peut-être bien. Mais je ne t'aurais pas reconnu! — Dame, mon oncle : depuis dix ans! Puis l'oncle fut introduit et l'on se mit à table. Clara réclama l'indulgence du convive...



...pour ce repas improvisé car, prévenus trop tard de l'arrivée du cher oncle... « Aucune importance! — Et vous nous quittez si vite! — Ce soir même à 6 heures. » Robert se trouvait d'autant plus embarrassé — et plus encore « ses parents », que l'oncle ne cessait de l'interroger.



Et les réponses du « filleul » étaient souvent confuses ou contradictoires. « Ce gosse est bête! s'impatienta Emile, à la fin. — Mais non, intervint Clara. Il est si impressionnable! Je vois ce que c'est : tu as ta migraine, pas ? — Heu... oui, j'ai bien mal », fit Robert. (Voir la suite page 2.)



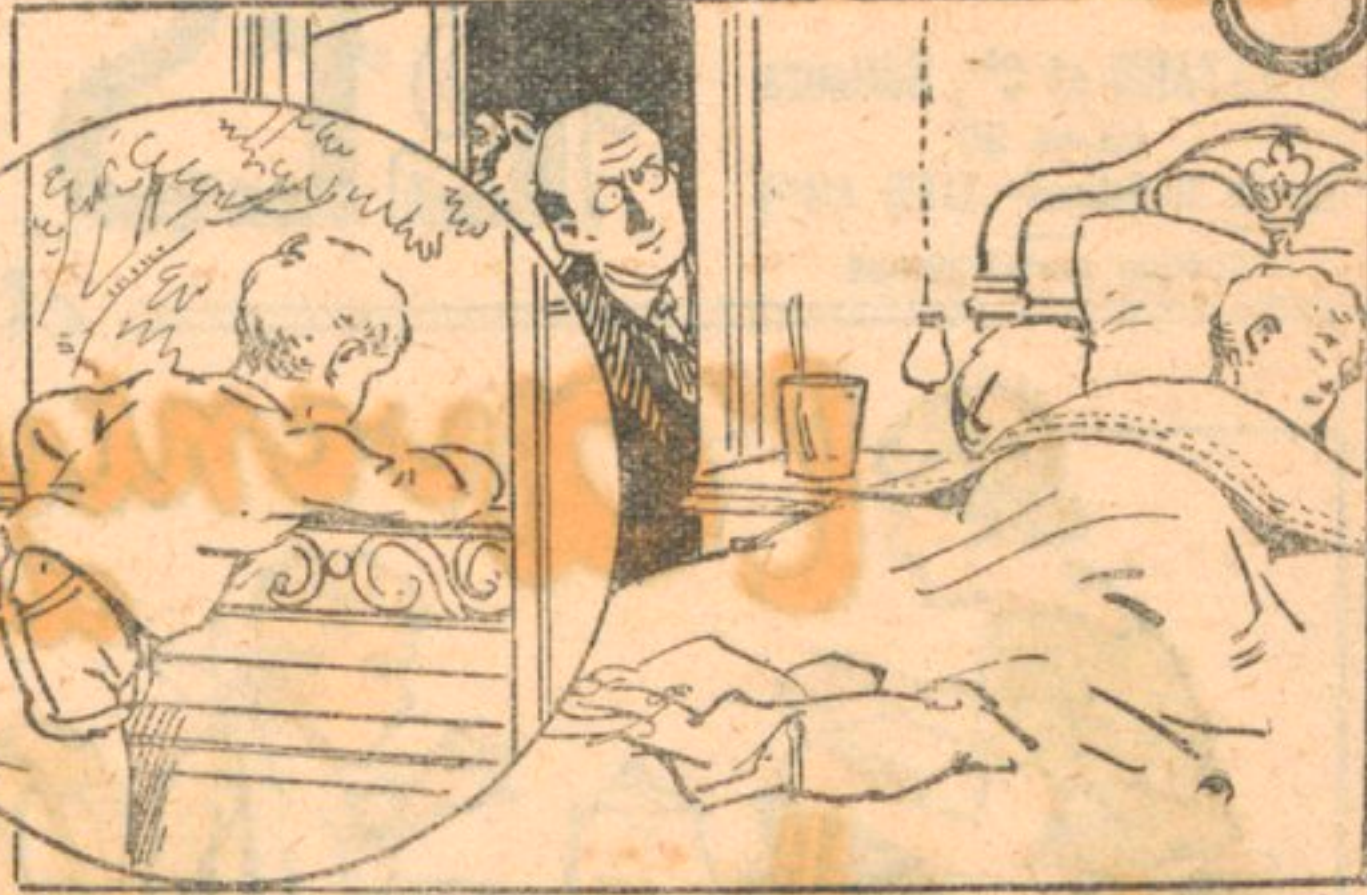
L'AVENTURE DU PETIT LANDIER (fin)



— Pauvre chou! Quand ça le prend, il n'y a que le lit et la solitude. Allons, dis adieu à parrain et viens te coucher. » Robert fut conduit à une chambre qui semblait, l'attendre, et tandis qu'il se déshabillait, Clara avec sollicitude lui prépara un demi-verre d'eau où elle fit dissoudre un comprimé. « Sitôt couché tu boiras cela et ça ira mieux, allons, chéri, dors bien. » Une fois seul Robert qui, comme on pense, n'avait pas plus...



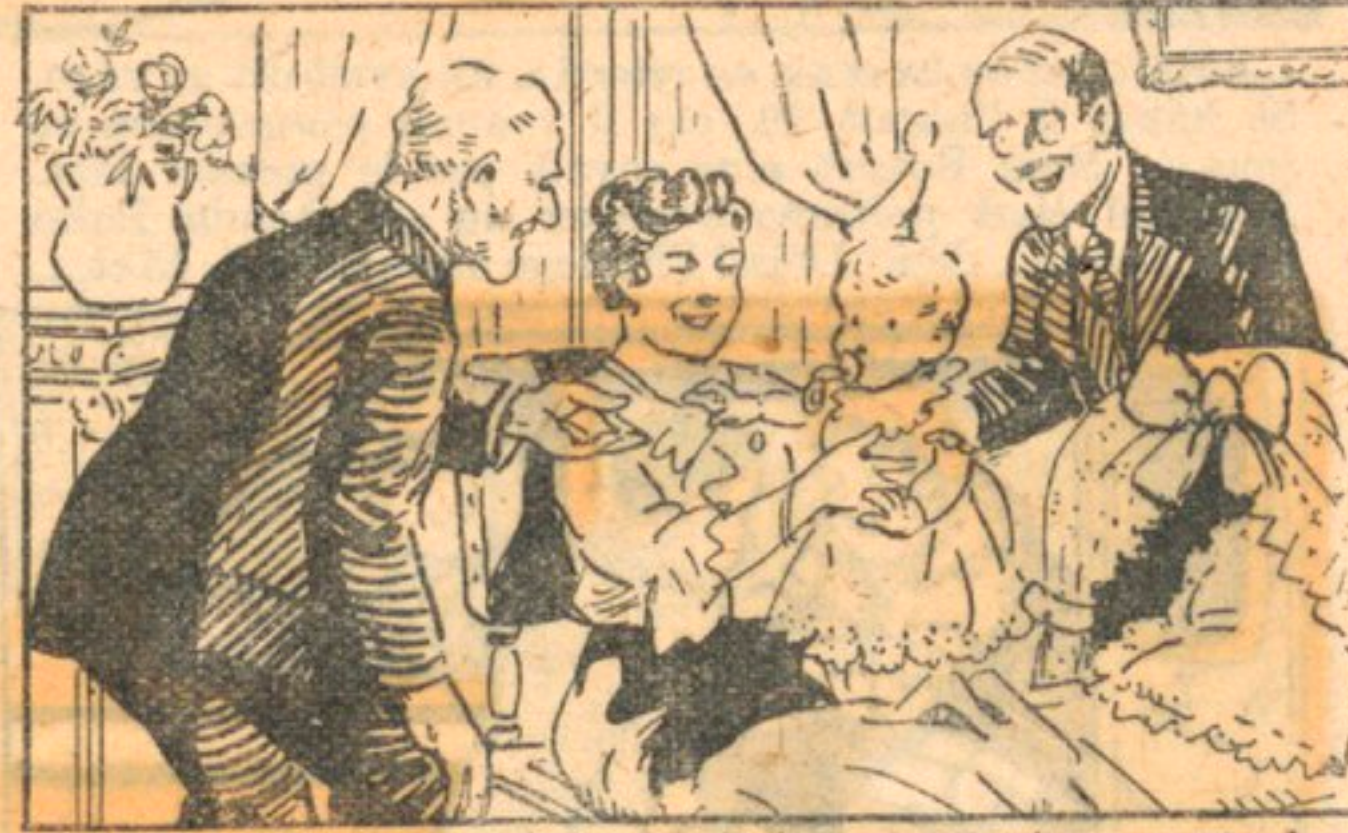
...de sommeil que de migraine ni que de son, hâira le verre d'où émanait une odeur de drogue suspecte. Et il jeta le contenu dans le seau de toilette. Puis, repris de sourdes inquiétudes, il se mit à réfléchir sur sa singulière situation. Il eût même pressenti quelque drame sans la présence du bon vieillard. Mais celui-ci parti, qu'advient-il ensuite? Il gagna la porte et vit qu'on l'avait enfermé sous clef. Il alla vers la fenêtre : bonheur!...



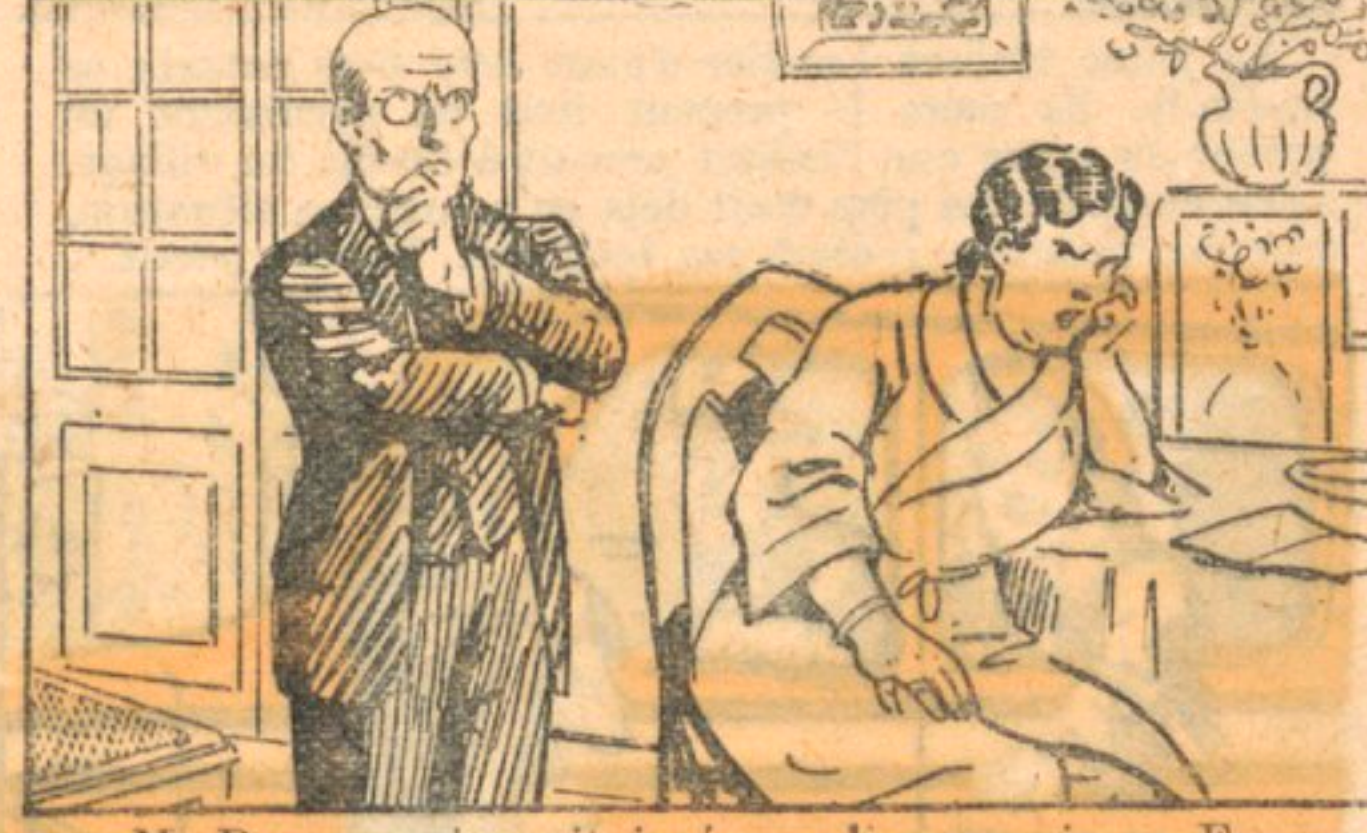
...il put l'ouvrir, mais, élevée d'un haut étage sur le derrière de la maison, elle n'offrait qu'une issue scabreuse. Enfin, des bruits de pas le firent se blottir dans le lit. La porte s'ouvrit et Robert crut devoir faire le mort. « Il dort, entendit-il chuchoter Clara qui, voyant le verre vide, ajouta : la potion opère. — Et après? Ce gosse n'ira-t-il pas tout raconter : rapt, séquestration, substitution, tu sais où cela mène... »



...Poncle apprendra tout, et adieu l'héritage! — Y a qu'à le supprimer. — J'y ai songé : ce sera facile, nul ne nous a vus. Cette nuit je l'emmène tout endormi, et un beau plongeon dans le Rhône avec un bon lest au cou. — Parfait! Mais ne laissons pas le vieux seul plus longtemps... » Ce couple sinistre, Emile et Clara Verlin, vivait des largesses que leur oncle Denys, enrichi à millions...



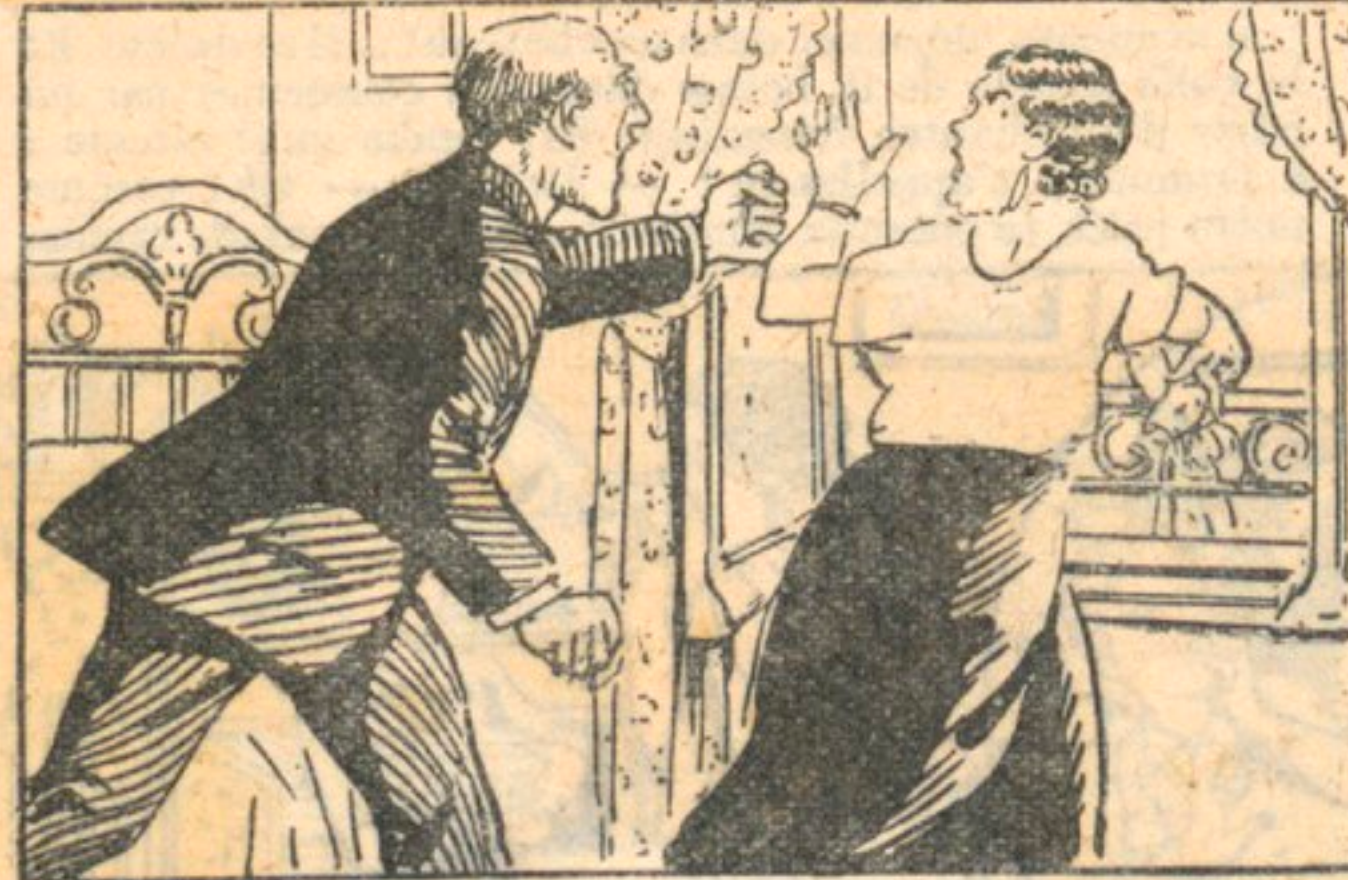
...en Amérique, leur fournissait à cause, uniquement, de l'enfant dont ceux-ci, adroitement, l'avaient fait parrain lors de son dernier voyage en France. Cetenfant étant mort, les Verlin craignant que leur oncle ne se désintéressât d'eux, le lui avaient caché et, à chacune de leurs lettres, ils lui donnaient cent détails touchants sur le filleul comme s'il eût grandi vif et gaillard avec eux. Or, coud de fondre...



...M. Denys, qui avait juré ne plus revenir en France, s'était décidé au voyage sans crier gare. La vérité c'est qu'un autre neveu, jaloux et connaissant l'audacieuse supercherie des Verlin, en avait instruit le millionnaire. Et c'est au dernier moment que celui-ci s'était annoncé chez eux. On imagine leur désarroi : tout allait se découvrir pour leur confusion, leur ruine!



« Y a qu'à se procurer un gosse. — Ouais! Et en connais-tu? — Bah! avec un peu d'audace et d'habileté... » Ils n'en manquaient ni l'un ni l'autre. Dès l'aube, le lendemain, ils partirent à la découverte en une région assez éloignée. Ils arrivèrent enfin en un bourg où un écriteau signalait la proximité d'une école : Ralentir. Ce qu'ils font à la vue d'un gentil écolier, en pleurs...



...son déjeuner en main indiquait qu'il ne rentrait chez lui que le soir. Nous savons la suite... Et maintenant le vieux M. Denys a quitté ses neveux, rassuré sur la prétendue imposture dont un malveillant envieux les avait accusés. Aussitôt, ceux-ci courent à la chambre où ils avaient reclus Robert. Ils ouvrent : oh! le lit est vide, en désordre! Un drap, noué à la fenêtre...



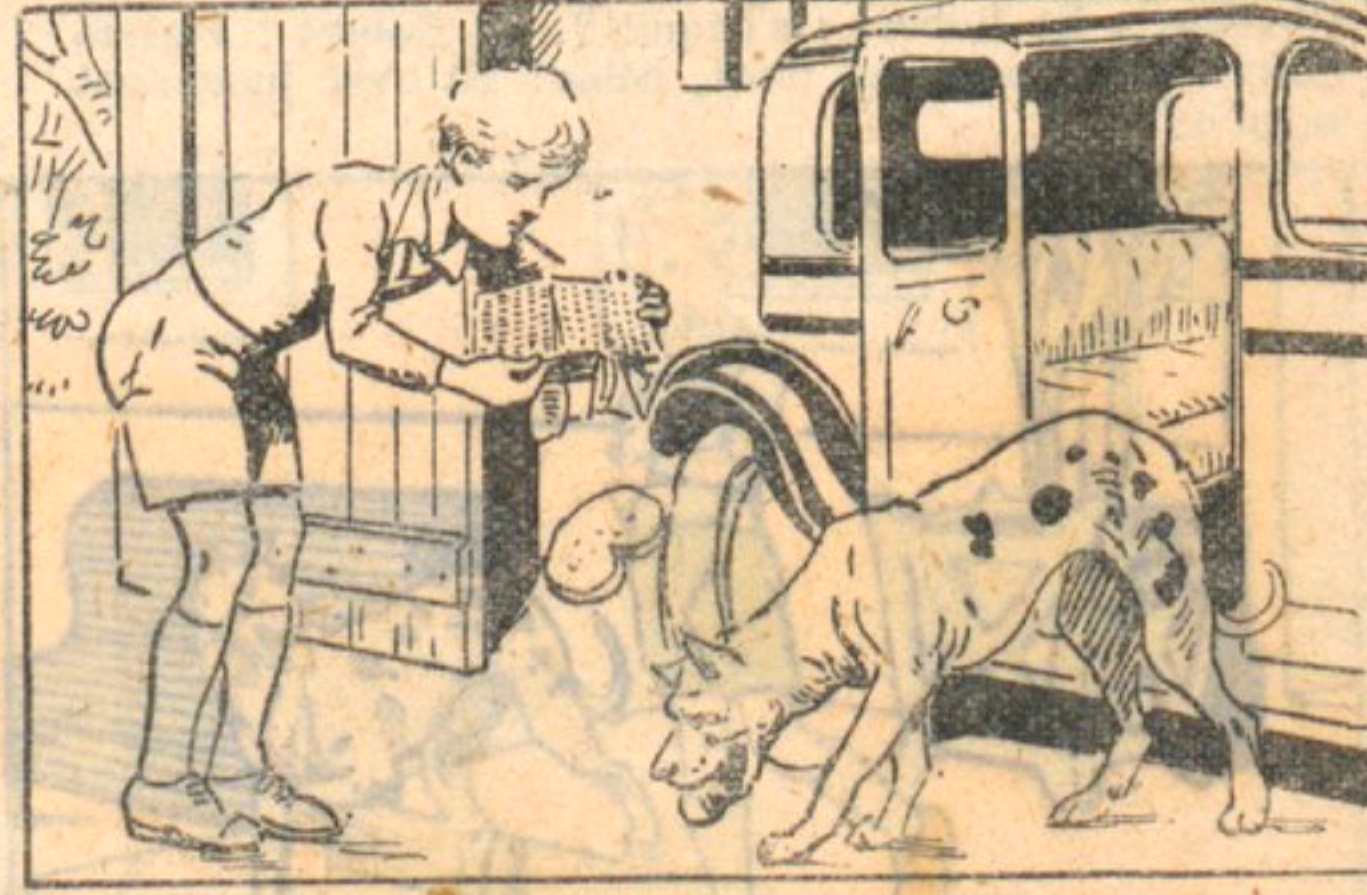
...dénonce clairement que le prisonnier s'est évadé par là. Mais quoi, il n'a pas dû pouvoir sortir aussi facilement de la propriété, où il doit errer, à moins qu'il ne se terre en quelque recoin du garage?... Peu rassurés néanmoins, les Verlin sortent, fouillent partout, aidés du chien... Rien!... Cependant l'oncle filait sur la route, songeant à ces neveux qu'il n'aimait guère, certes...



...mais qu'on avait si perfidement calomniés. Ils avaient un enfant adorable pour qui le vieillard se sentait plein de tendresse. Soudain, rêvait-il? il crut percevoir une voix timide, enfantine, appeler : « Mon parrain? » Ce n'était pas possible, voyons! Il ralentit pourtant, regarde au dehors. Et alors il se sent toucher à l'épaule et, se retournant stupéfié, il voit auprès de sien...



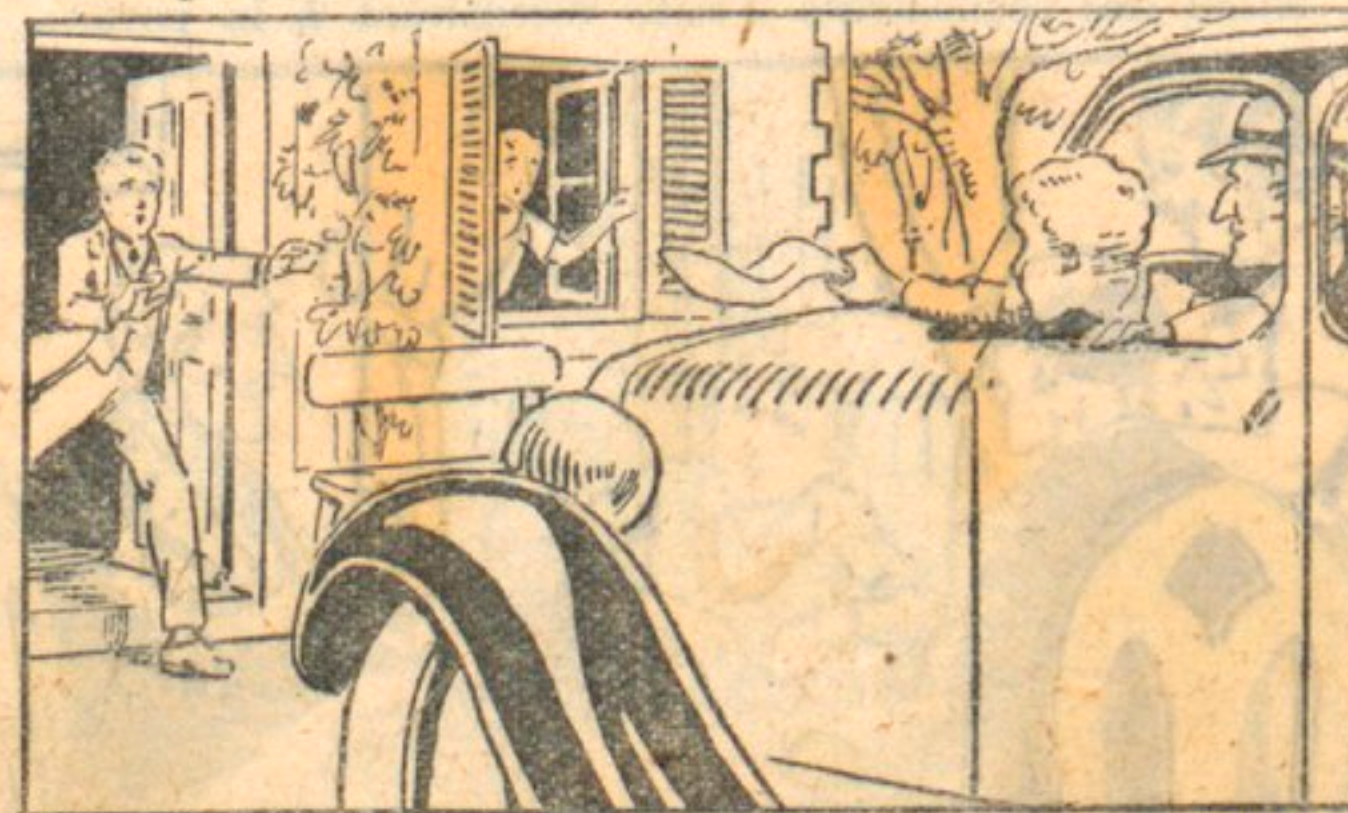
...le visage graveux, mais angoissé de son filleul. « Tu étais là! — Oui, sous la banquette. Oh! Monsieur, si vous saviez!... » Et Robert raconta son effroyable odyssee. Quand il s'était retrouvé seul dans la chambre-prison — et sous quelles atroces impressions! l'enfant n'avait songé qu'à fuir. Il s'habille, attache un drap à la fenêtre, descend par là et trouve en bas l'horrible Néro...



...grondant sourdement. Le garage était auprès, resté ouvert, la présence de deux voitures obstruant la porte. Robert y retrouva dans celle d'Emile son panier de vivres et le vida devant l'avidité brute qui alla le dévorer plus loin. Quant à tenter plus avant l'évasion, Robert ne pouvait s'y hasarder avant la nuit, redoutant d'être vu d'une fenêtre par ses geôliers, qu'eût alertés le chien.



Il voit l'auto spacieuse du millionnaire, s'y introduit pour se blottir sous les larges banquettes du compartiment arrière. Et quand, plus tard, M. Denys s'était mis en route, ni lui ni les Verlin ne pouvaient se douter qu'il emportait l'enfant. Seul, Néro manifestait autour de la voiture en partance une étrange agitation... On peut deviner dans quels sentiments M. Denys écouta ce récit...



...qui l'éclairait enfin sur la scélératesse de ses neveux. Sur l'heure il voulut rebrousser pour confondre les misérables. Mais Robert le supplia instamment de le ramener au plus vite dans sa famille dont les alarmes devaient être poignantes en ne le voyant pas rentrer. Le vieillard y consentit, accéléra la vitesse et, au bout d'une heure il remettait l'enfant à ses parents enfin rassurés.



Mais leur horreur fut grande à l'exposé que refit pour eux Robert de son aventure, qui avait failli devenir tragique. S'intéressant au sort de son filleul manqué, comme à celui de ses dignes parents, le millionnaire assura au père une brillante situation dans ses succursales françaises... Quant aux Verlin et autres neveux, on peut penser si l'oncle Denys est bien disposé en leur faveur...

CHERS LECTEURS,

C'est avec un profond regret que nous vous annonçons que " LES BELLES IMAGES " vont cesser de paraître.

Le présent numéro est le dernier d'un journal qui, pendant trente-trois années, a distrait, diverti et même instruit d'innombrables jeunes Français qui furent nos amis en même temps que nos lecteurs.

Ce sont les hausses consécutives aux récentes mesures qui nous contraignent à prendre, bien à contre-cœur, cette décision. En effet, la majoration des prix de revient nous aurait obligés à établir un prix de vente qui eût été très certainement prohibitif pour la bourse souvent modeste de nos jeunes lecteurs. Toutefois, nous pensons ne pas nous séparer d'un grand nombre d'entre vous, espérant que notre " RIC et RAC ", par sa grande page consacrée à la jeunesse, ses jeux, passe-temps, histoires, échos, etc., vous intéressera.

Nous sommes certains que tous vous garderez un bon souvenir de votre journal favori et nous tenons à vous exprimer nos remerciements bien cordiaux pour la fidélité que vous avez témoignée aux " BELLES IMAGES ".

Les abonnés des " BELLES IMAGES " seront indemnisés au prorata de leur abonnement restant à courir.

DISTRACTIONS

Courses de chars modernes

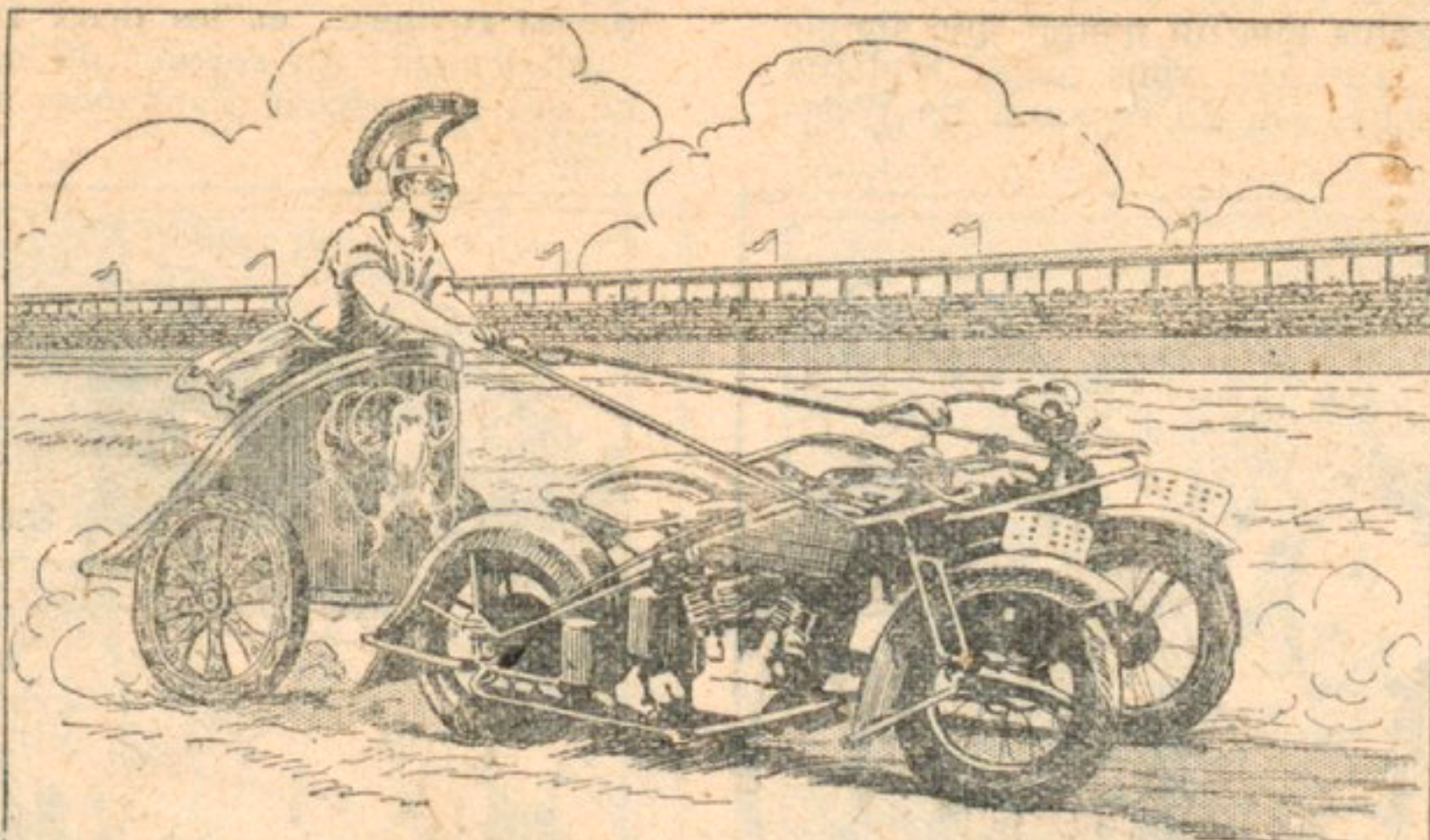
Serait-ce vous apprendre quelque chose que d'affirmer ici que les anciens Romains étaient aussi « sportifs » que nous le sommes ? Nous ne le pensons pas.

Allez à Nîmes, à Arles, à Saintes, allez même à Paris, sur la rive gauche, et vous y verrez leurs arènes, vastes terrains de jeux où ils prenaient part à la lutte, à la boxe, à des courses, à mille autres exploits athlétiques, et vous serez vite convaincu qu'il n'est, en somme, « rien de nouveau sous le soleil ».

Tout n'est que renouvellement, changement de mode, mais les principes, en somme, restent les mêmes. Un exemple :

Parmi les jeux les plus applaudis de l'arène étaient les courses de chars. Ces chars, légers, gracieux, et conduits par un homme, étaient entraînés par des chevaux rapides.

Nous avons aujourd'hui nos courses de chars. Et nos chars modernes ne sont plus entraînés par deux ou quatre ou six chevaux, mais par soixante, cent chevaux ou davantage — les « chevaux » du moteur à pétrole.



A cent à l'heure les puissantes motos entraînent l'antique char des Romains.

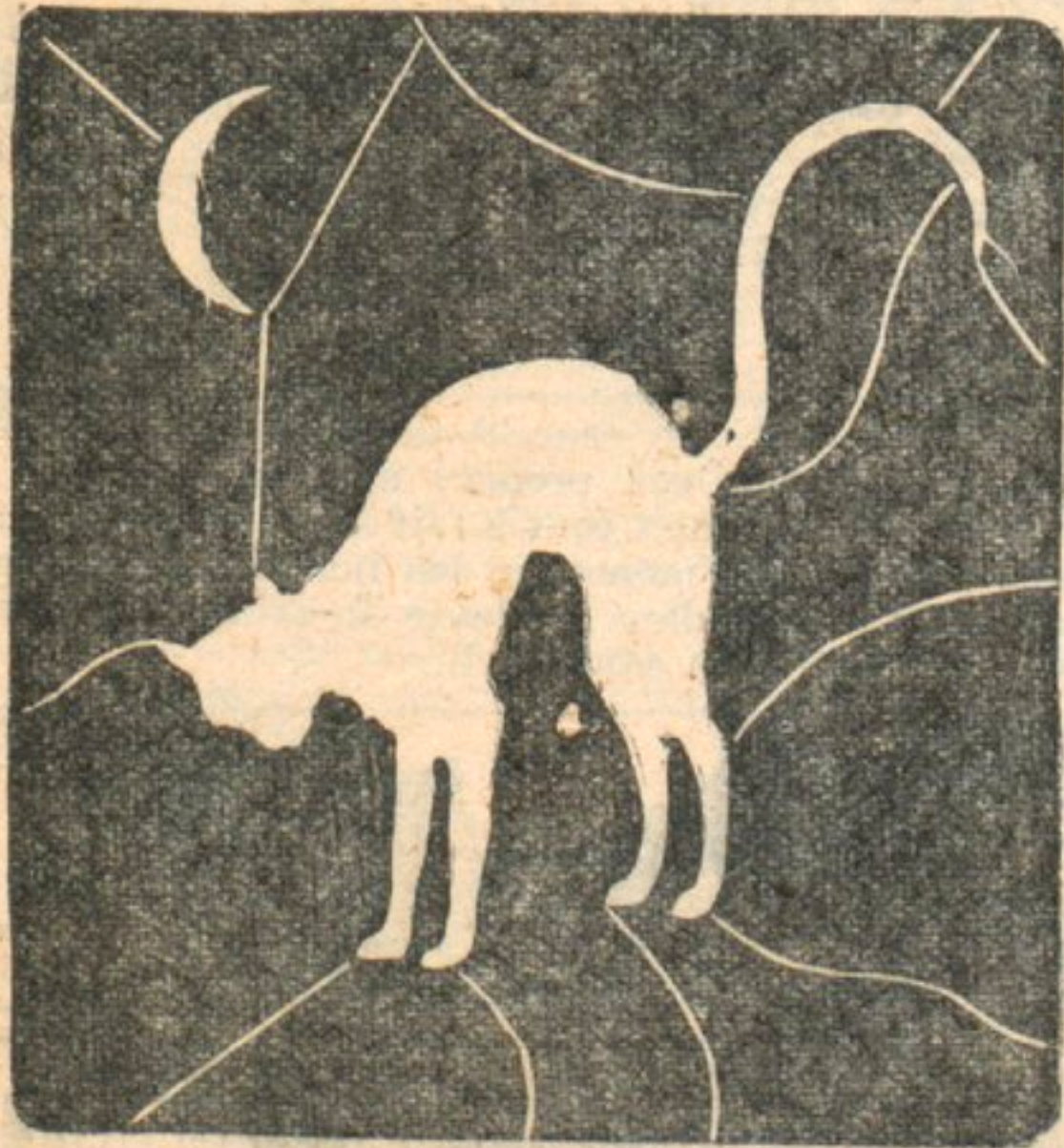
Notre image vous montre, en effet, un char qui a absolument la forme, la ligne, d'un ancien char romain. Il est attelé à deux puissantes motos.

En place de guides, le « cocher » tient en ses mains les extrémités

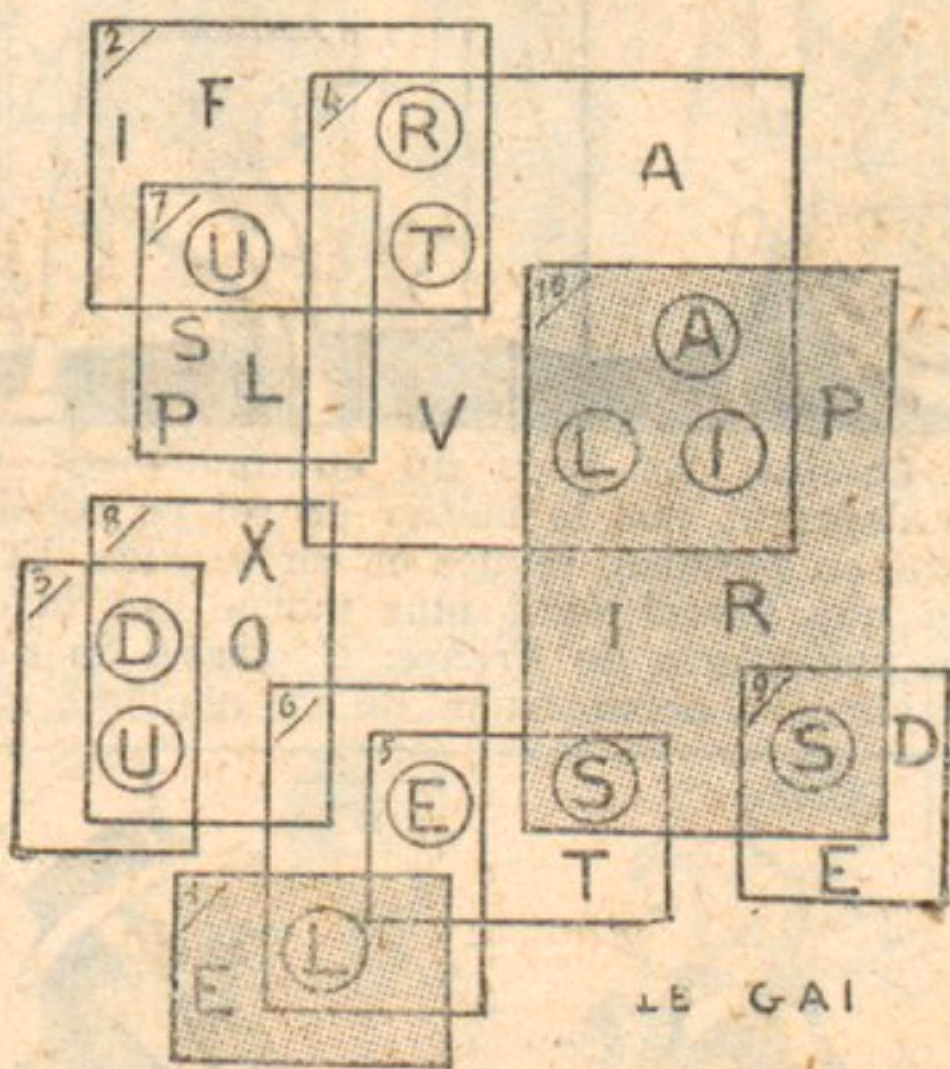
d'un très long guidon et les deux motos, « jumelées », coordonnant le mouvement de leurs roues de direction, obéissent chacune au même geste.

Inutile de dire qu'un char moderne, attelé de la sorte, atteint des vitesses qui eussent fait pâlir les Romains.

Solution des passe-temps parus dans le dernier numéro



Le chat de la mère Michel est retrouvé.



Le fruit du travail est le plus doux des plaisirs. (Pensée de Vauvenargues.)
(Le premier et le dernier rectangle comprenant les mots LE et PLAISIRS, sont grisés.)

TOTO ET L'ARITHMÉTIQUE

Mme Durand vante à Mme Dupont l'intelligence précoce de son héritier, le jeune Toto, qui vient d'avoir cinq ans :

— Il calcule déjà comme un homme. Interrogez-le, il vous étonnera.

Mme Dupont pose cette toute simple question d'arithmétique à Toto :

— 3 et 2, ça fait combien ?

— Ça fait 6, répond le gosse sans hésiter.

Alors, sa maman, très fière :

— Vous voyez, il ne s'est pas trompé de beaucoup.

J. Y.

L'ÉCOLE A TRAVERS LE MONDE

L'école annamite

De tout temps les lettrés ont été bien vus en Indochine comme en Annam; les lettres, avant la venue des Français, étaient beaucoup plus estimées que les sciences. Le mandarinat mettait le rêve au-dessus de la logique et des mathématiques. Mais peu à peu, ces gens intelligents et subtils réfléchissent : « Les Européens, se disent-ils, ont beaucoup de défauts,



Distribution des prix d'une école annamite.

certaines, ils ignorent ce qui fait la saveur et l'essentiel de la vie. Ils méconnaissent la grandeur de notre sagesse orientale, la douceur de notre pensée spéculative.

A ce point de vue, ce sont des barbares rudes et grossiers, mais enfin ils sont intelligents et ont conquis le monde, même les vieilles races comme la nôtre... Cette conquête, c'est la connaissance approfondie des sciences qui leur a permis de la réaliser; le seul moyen de devenir leurs égaux c'est d'apprendre nous-mêmes à leurs écoles, cette science que nous avons été amenés à leur envier.

C'est ainsi qu'à nos écoles se formèrent toute une pléiade d'instituteurs indigènes, et maintenant les écoles modernes, en Indochine, comme en Annam, se sont multipliées. L'enseignement qu'on y donne est conforme aux derniers programmes scientifiques. Mais, malgré cela, à la différence d'enseignement près, l'école annamite est empreinte d'un caractère local et national beaucoup plus que l'école japonaise, par exemple, entièrement européanisée, en apparence tout au moins.

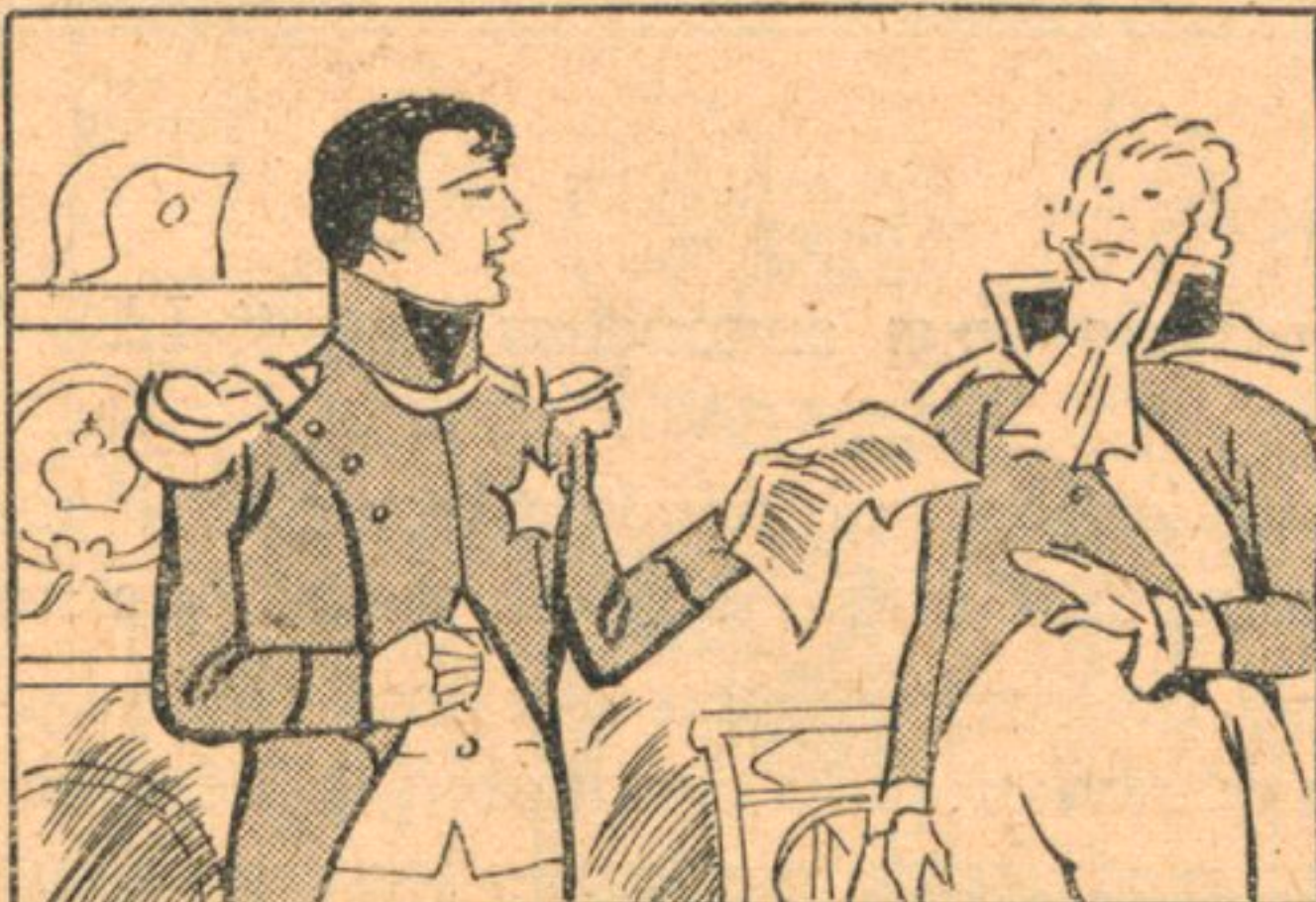
Ainsi rien de plus extrême-oriental, par exemple, qu'une distribution des prix à l'école annamite. Elle se donne en plein air, présidée par plusieurs mandarins assis sur des chaises surélevées à l'abri de grands parasols. Les professeurs comme les élèves sont, pour la plupart, en costume national et la proclamation des lauréats y atteint une solennité que ne connaissent plus nos écoles où l'esprit frondeur de nos nouvelles générations trouve souvent à s'exercer aux dépens des traditions de l'Université de France. Les Annamites n'en sont pas encore là.

LES GAMINERIES

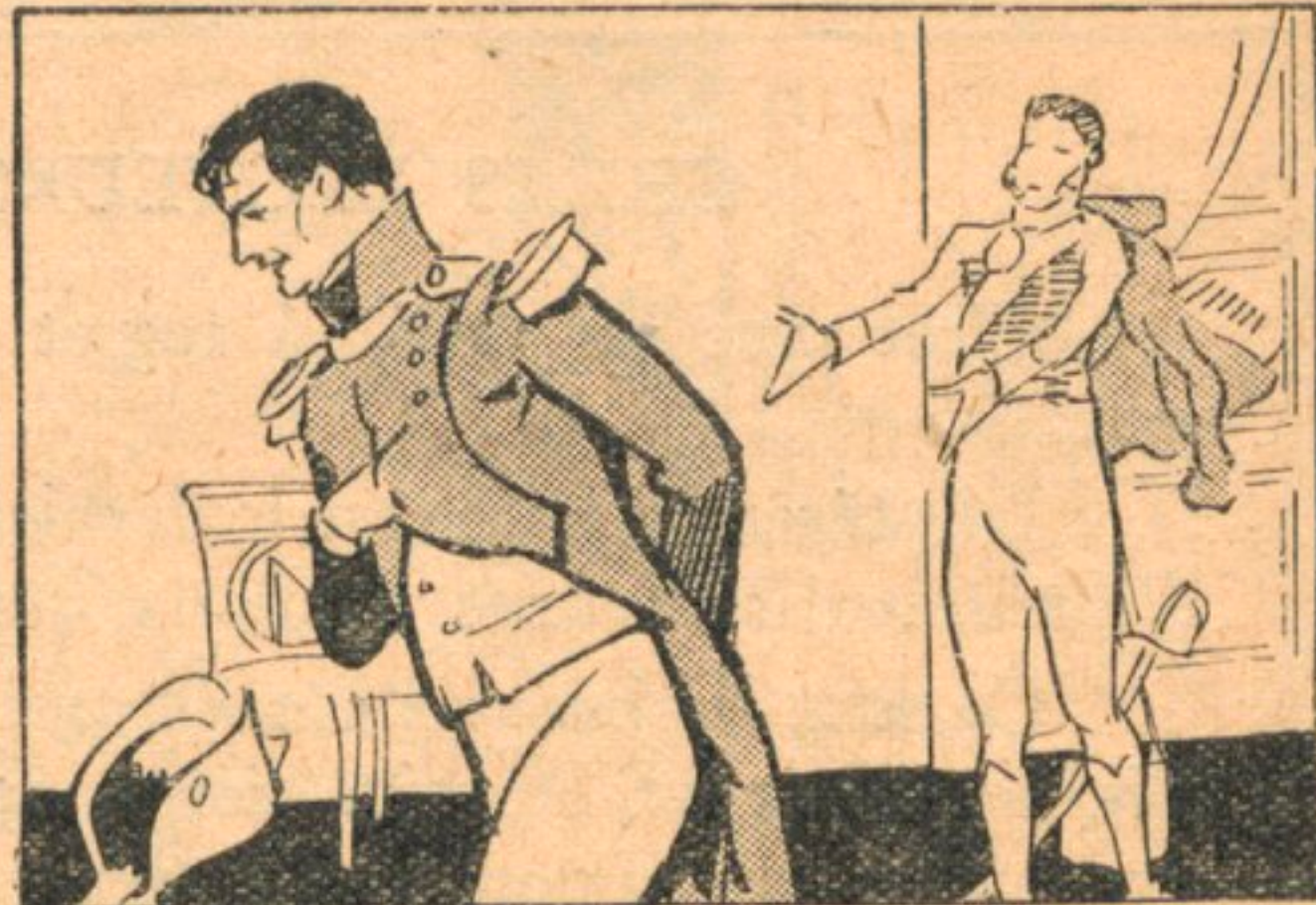
DU ROI JÉRÔME



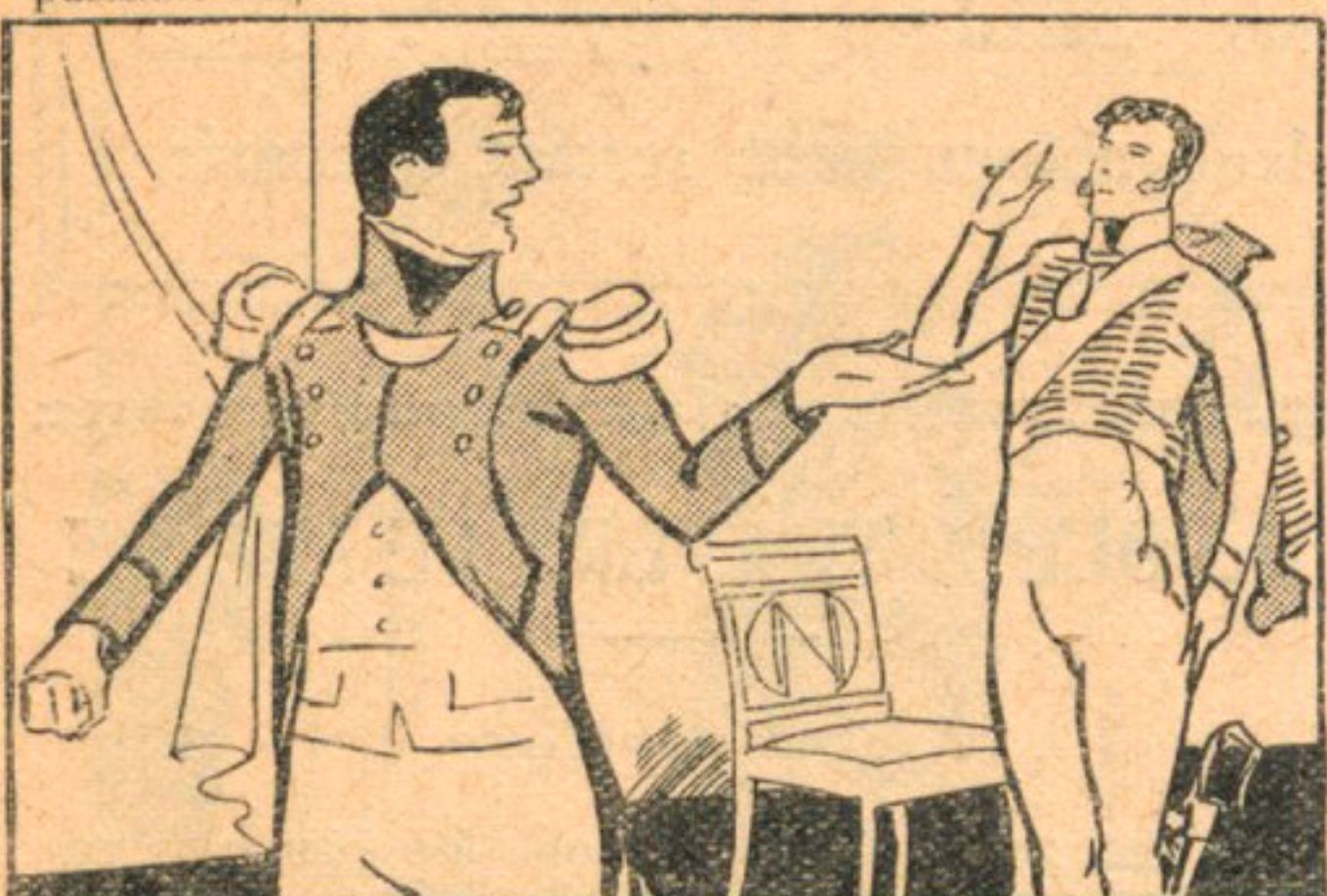
Ce jour-là, l'empereur Napoléon était d'assez méchante humeur. Il venait de recevoir un rapport demandé par lui à son ministre de la cour impériale sur la conduite du plus jeune de ses frères : Jérôme Bonaparte, dont le caractère frivole contrastait étrangement avec celui du puissant empereur des Français.



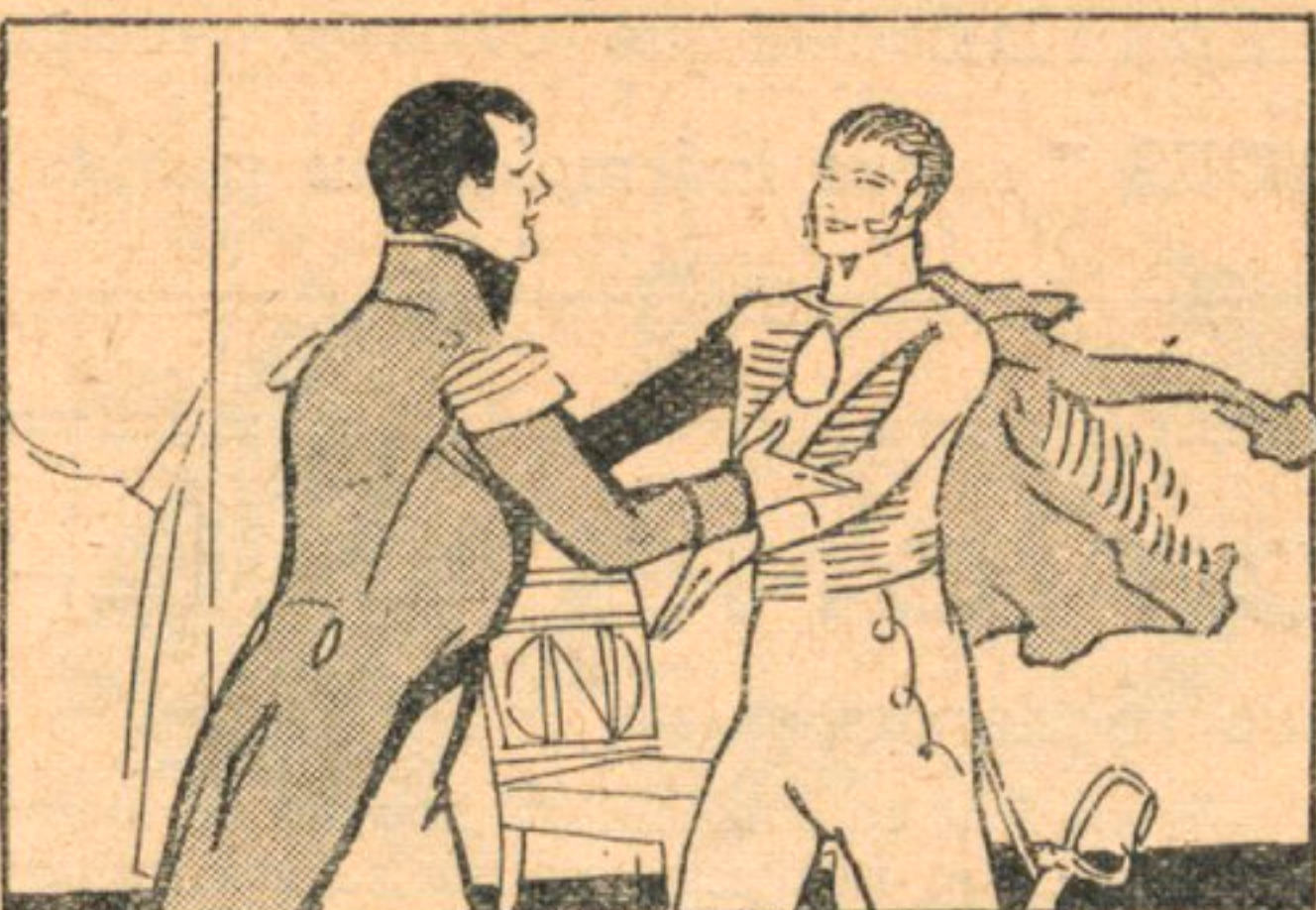
Jérôme, le plus jeune de la famille, n'avait pas connu les années pénibles que les Bonaparte avaient vécues pendant la Révolution. Elevé par les soins du chef de la famille, l'empereur Napoléon, il avait toujours été l'enfant gâté de ce dernier qui lui passait maints enfantillages et pardonnait toujours...



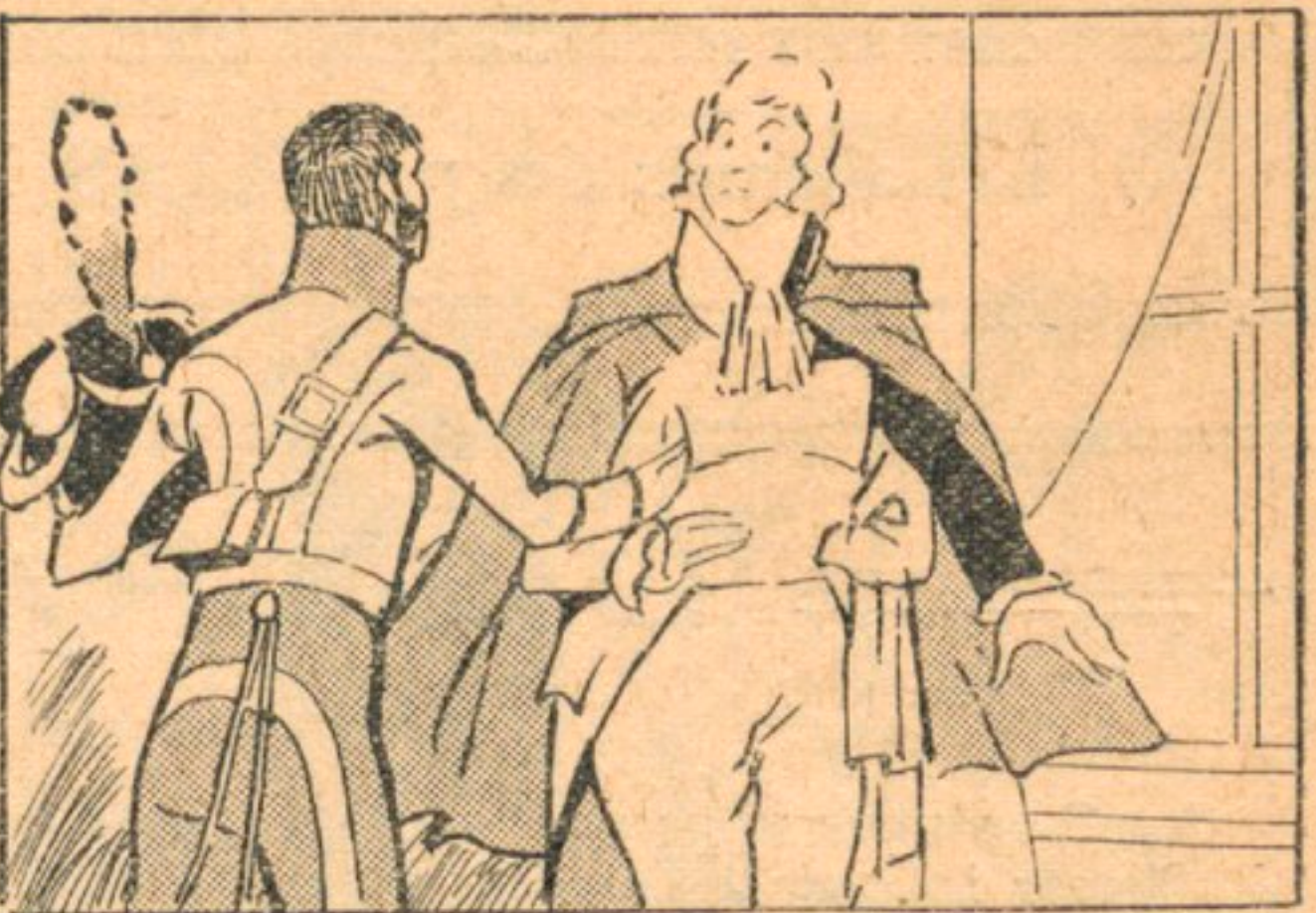
...à son benjamin. Mais ce jour-là, l'empereur trouvait que Jérôme exagérait. Nommé grand amiral de la flotte, il avait négligé l'ordre de son frère d'aller en croisière et était resté au port à organiser des fêtes et des bals sur les vaisseaux sous ses ordres. Napoléon reçut donc Jérôme très froidement...



...et finit par lui reprocher très vivement ses incartades de jeune écervelé. « Tenez, lui dit-il, même dans votre tenue, vous n'êtes pas sérieux ! Qu'est-ce que c'est que cet uniforme de hussard ? N'êtes-vous pas grand amiral ? — La tenue de vos hussards est si seyante !... » hasarda Jérôme, qui finit par amadouer son frère...



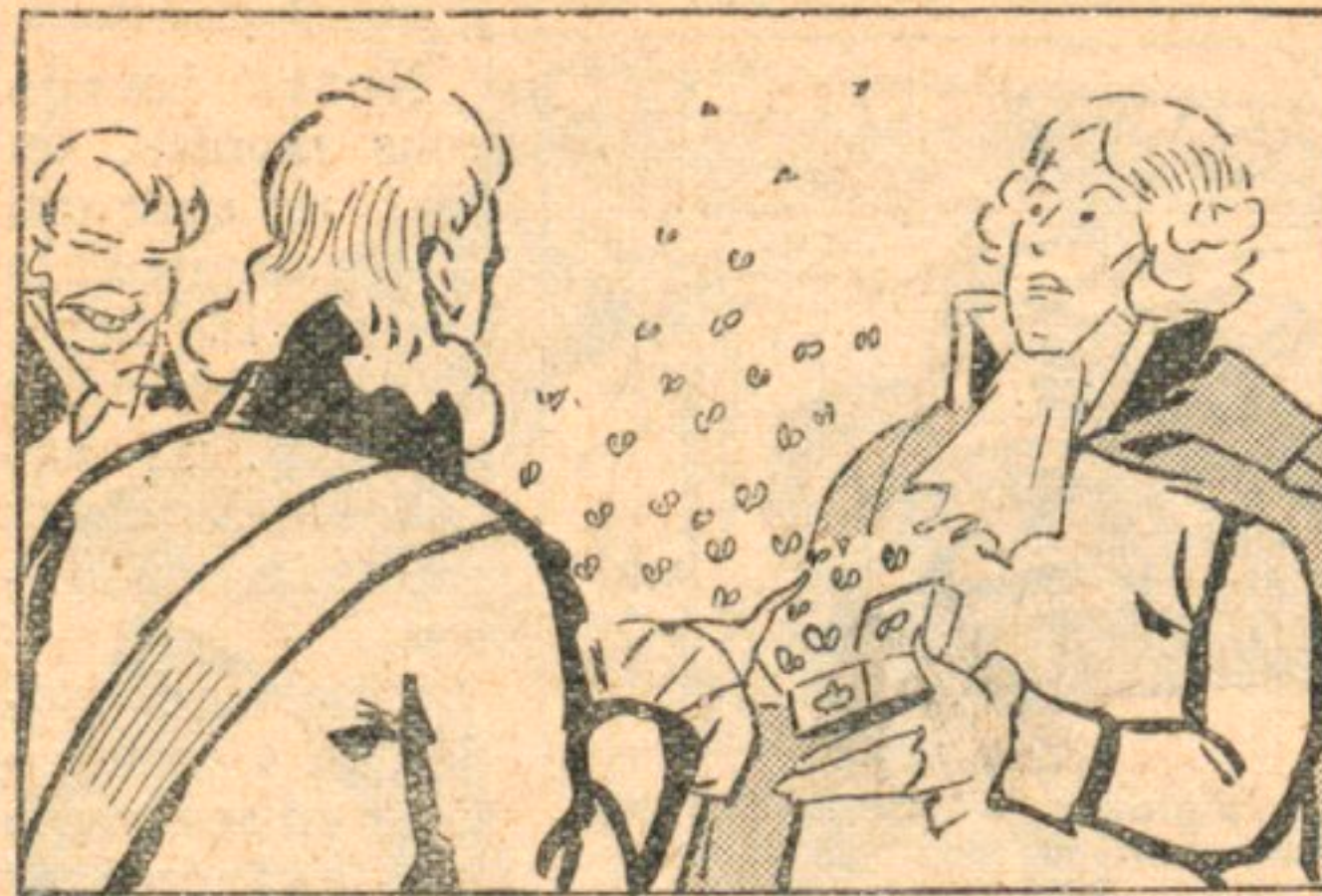
...en lui représentant qu'il était dépité de voir Joseph et Louis Bonaparte, ses frères, en possession des trônes de Naples, de Hollande, tandis que lui n'était que simple marin. « Je veux vous faire roi, vous aussi, répliqua Napoléon : vous serez souverain du royaume de Westphalie, en Allemagne. »



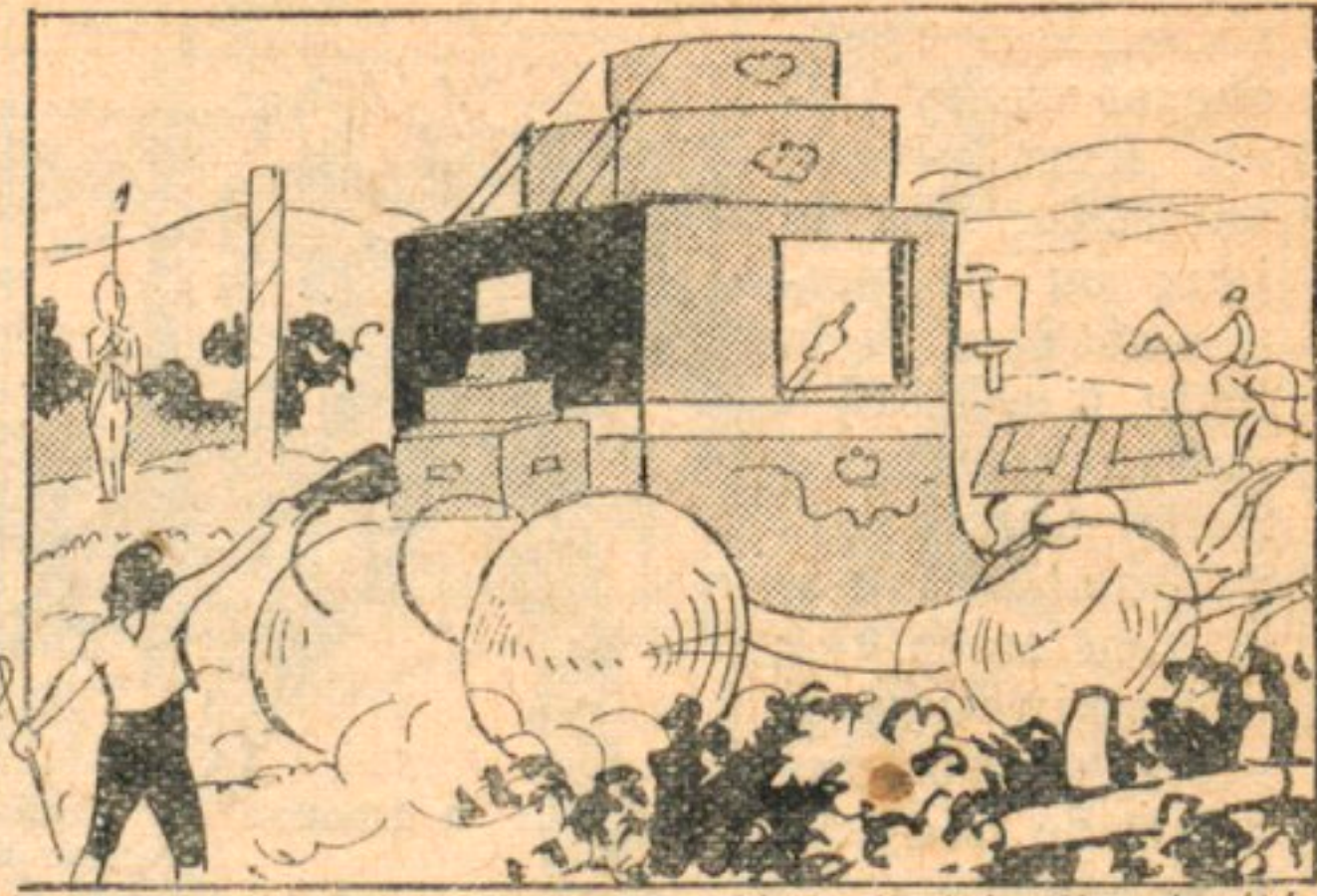
Jérôme assura Napoléon que, revêtu d'une si haute dignité, il l'étonnerait par sa pondération et sa conduite toutes royales... et les deux frères se quittèrent très cordialement. En sortant du cabinet impérial, Jérôme ne put s'empêcher d'annoncer sa royauté au prince de Bénévent,...



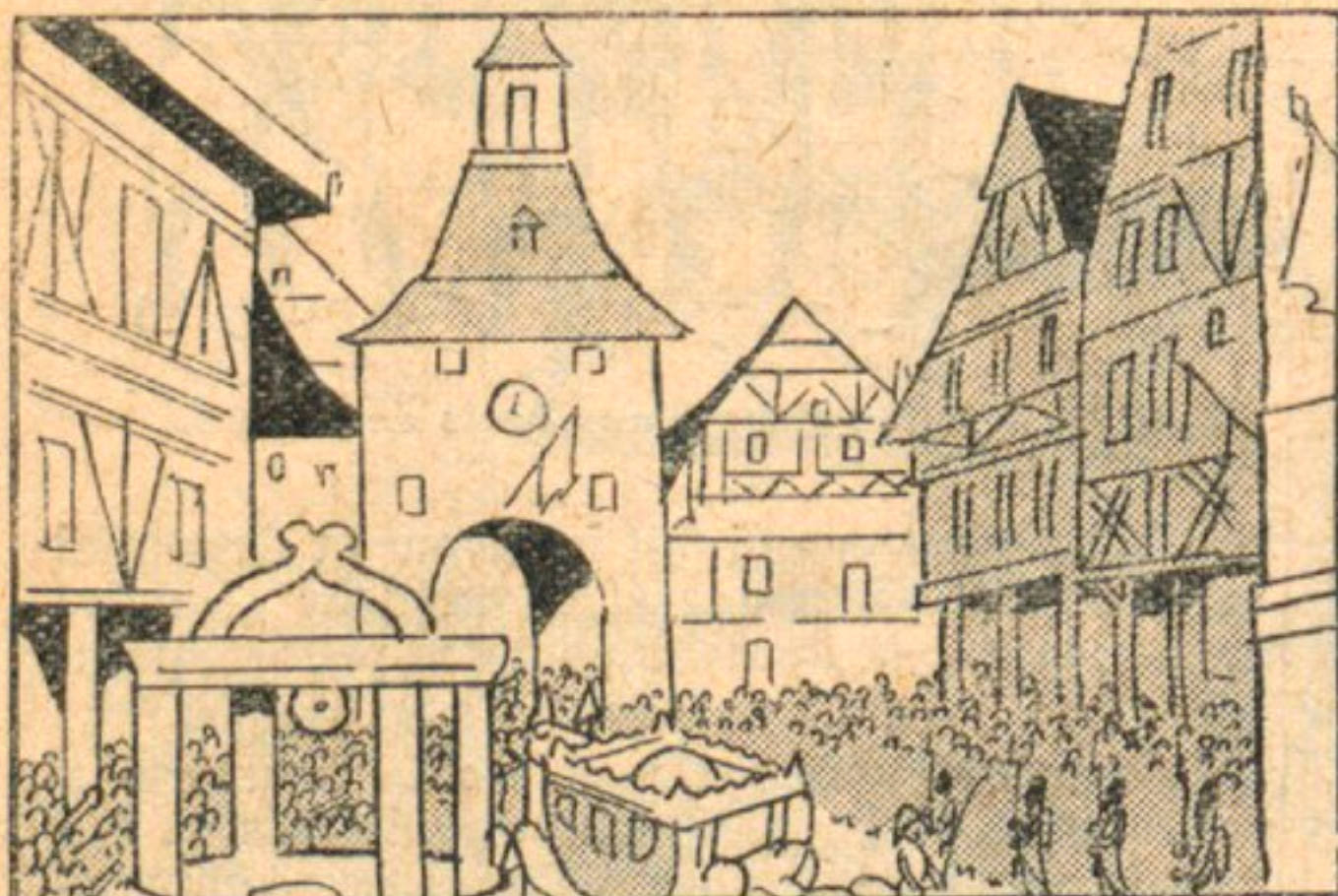
...le pompeux Talleyrand. Seulement, dans sa joie, sa Majesté le roi de Westphalie s'oublia jusqu'à donner une petite tape amicale sur le ventre du ministre qui, en vrai courtisan, bien qu'horriblement choqué, ne put qu'admirer la bonhomie si bienveillante du nouveau roi. Ce dernier, par manière de générosité, se crut obligé...



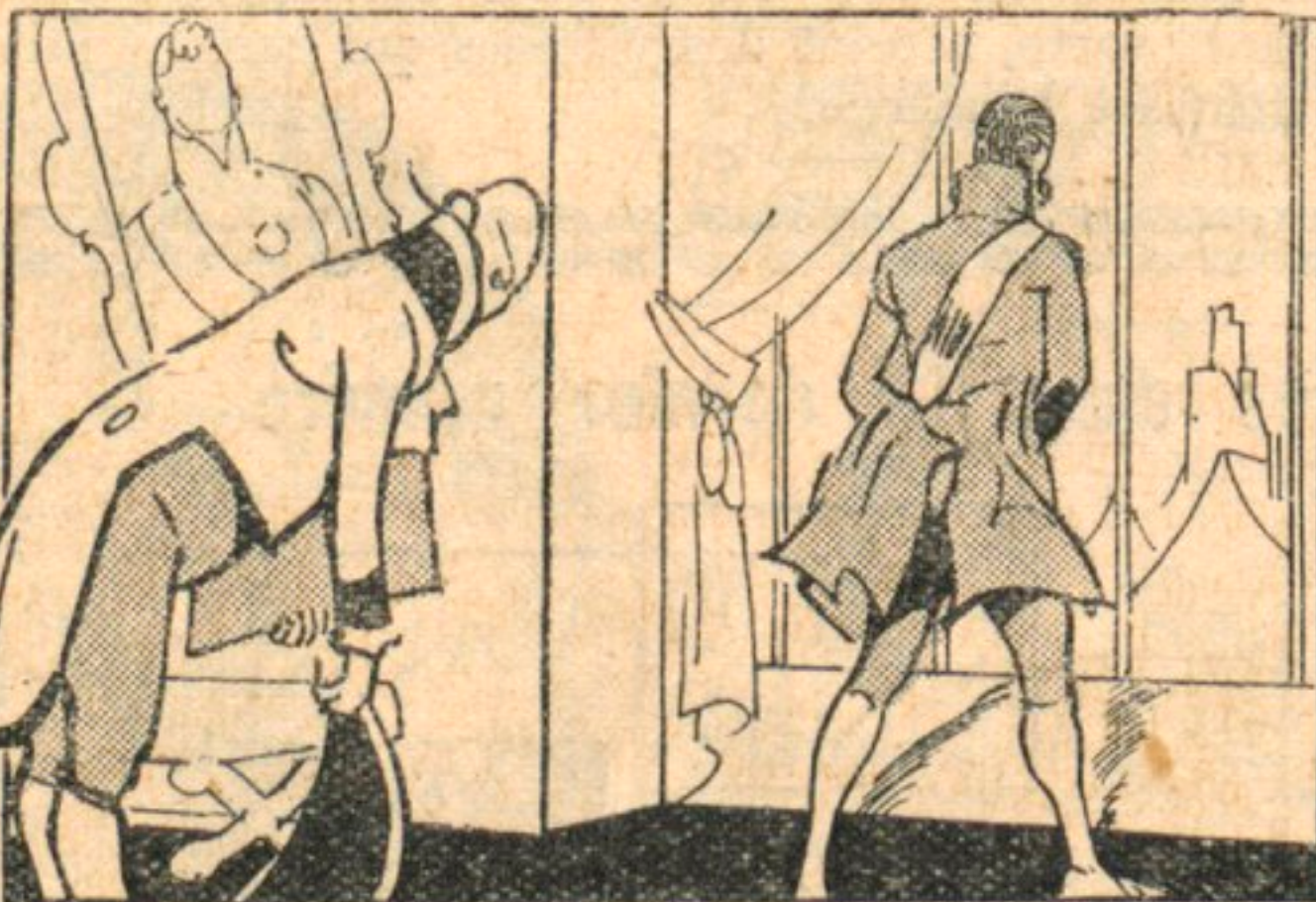
...d'offrir quelques tabatières aux dignitaires de la cour de l'empereur son frère. Seulement, dans celles qu'il donna aux plus graves personnages, il avait enfermé des mouches qui, à la première prise offerte par l'heureux favori du roi Jérôme, se répandirent dans l'air en bourdonnant et en ridiculisant le bénéficiaire de...



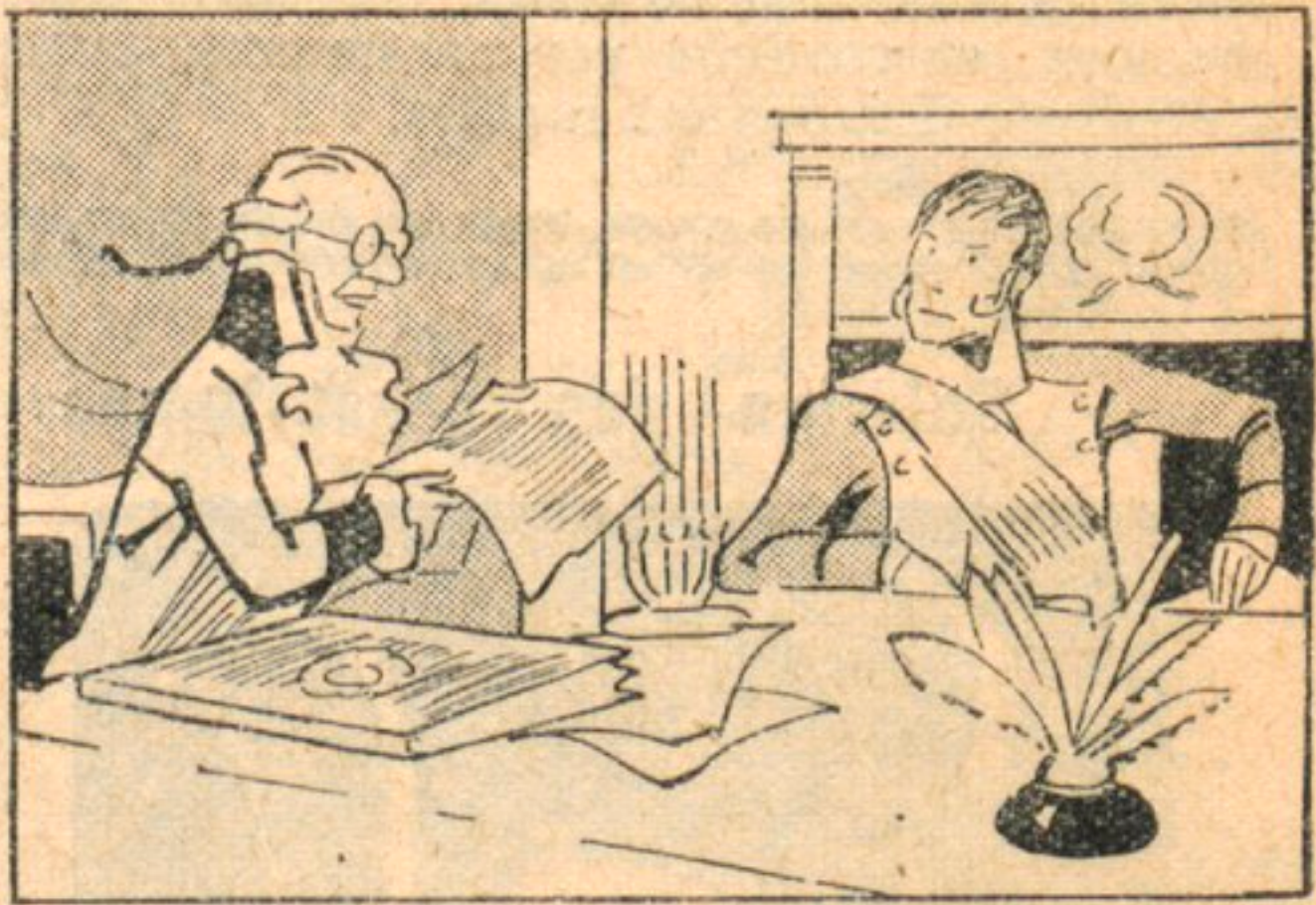
...la tabatière royale tout gonflée de la joie d'avoir été l'objet d'une attention du frère de l'empereur. Naturellement, personne n'osa se plaindre au frère préféré de Napoléon. Quelques semaines plus tard, Jérôme s'en allait, en pompeux équipage, prendre possession de son nouveau royaume. Chemin faisant, il se livrait...



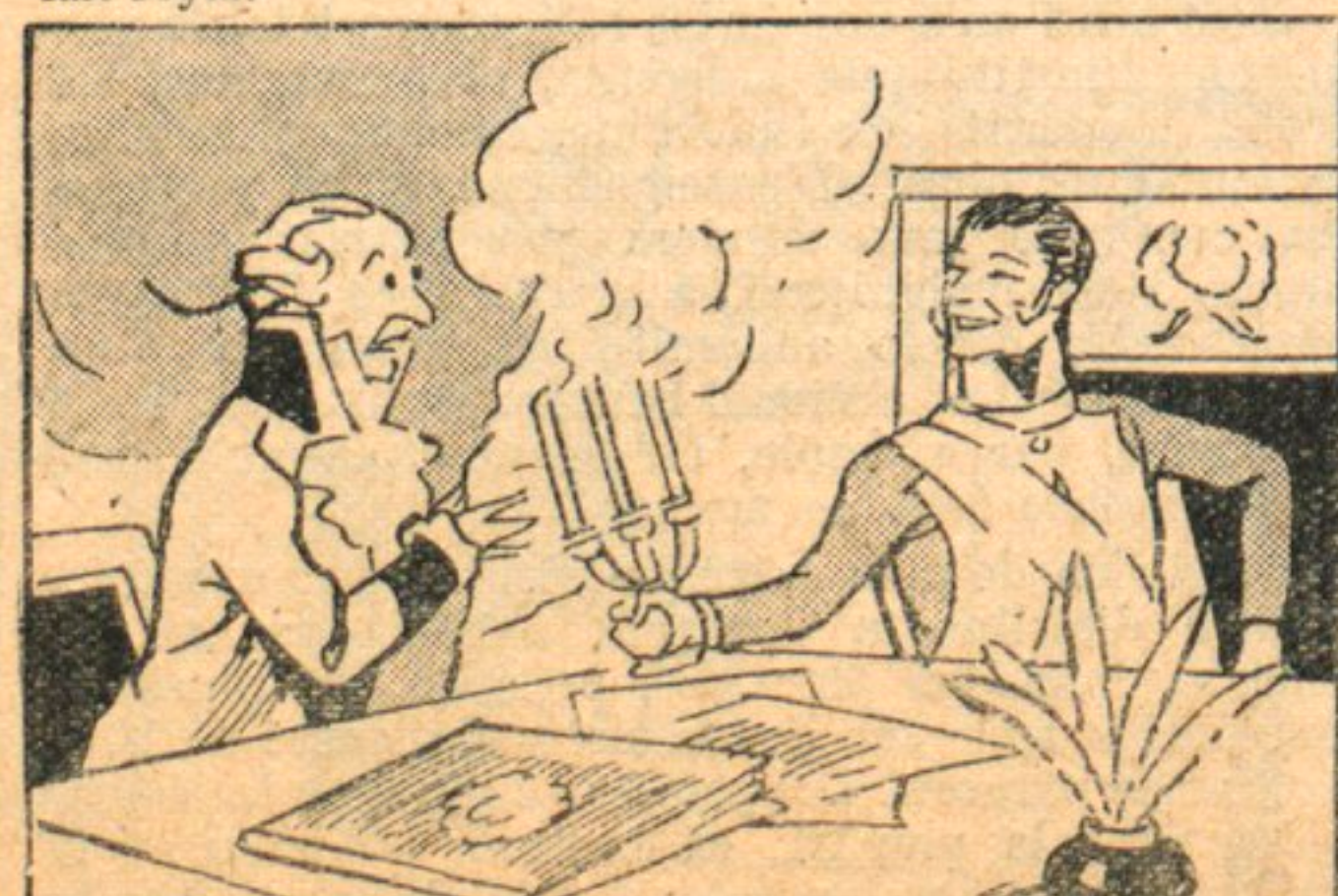
...à quelques facéties d'un goût douteux, saluant, par exemple, de son sceptre terminé par la main de Justice royale, les paysans venus sur son chemin pour l'acclamer. L'entrée du roi à Cassel, sa capitale, fut très pompeuse, empreinte d'un grand éclat et d'un apparat tout à fait royal.



Mais aussitôt les fêtes du couronnement passées, Jérôme s'aperçut que le métier de roi ne consiste pas seulement en parades, revues et cérémonies. Et puis il constata que Cassel était plus morne que la dernière des sous-préfectures de France. Il essaya de s'adonner aux fastidieuses occupations de sa nouvelle dignité...



...et de se mettre au courant des besoins de ses sujets. Malheureusement, son premier ministre, homme grave et ennuyeux, devenait tout à fait insupportable quand il lisait sur un ton monotone les interminables rapports qu'il avait libellés dans le silence du cabinet. Il lui arriva d'essayer plus d'un camouflet...



...de la part de son espion souverain. Le « camouflet » consistait en ceci : quand le ministre était absorbé dans la lecture d'un indigeste manuscrit, il voyait tout à coup celui-ci s'enflammer sous son nez. C'était Jérôme qui, pour rire un peu, avait allumé le parchemin avec les bougies du candélabre et s'égayait franchement...

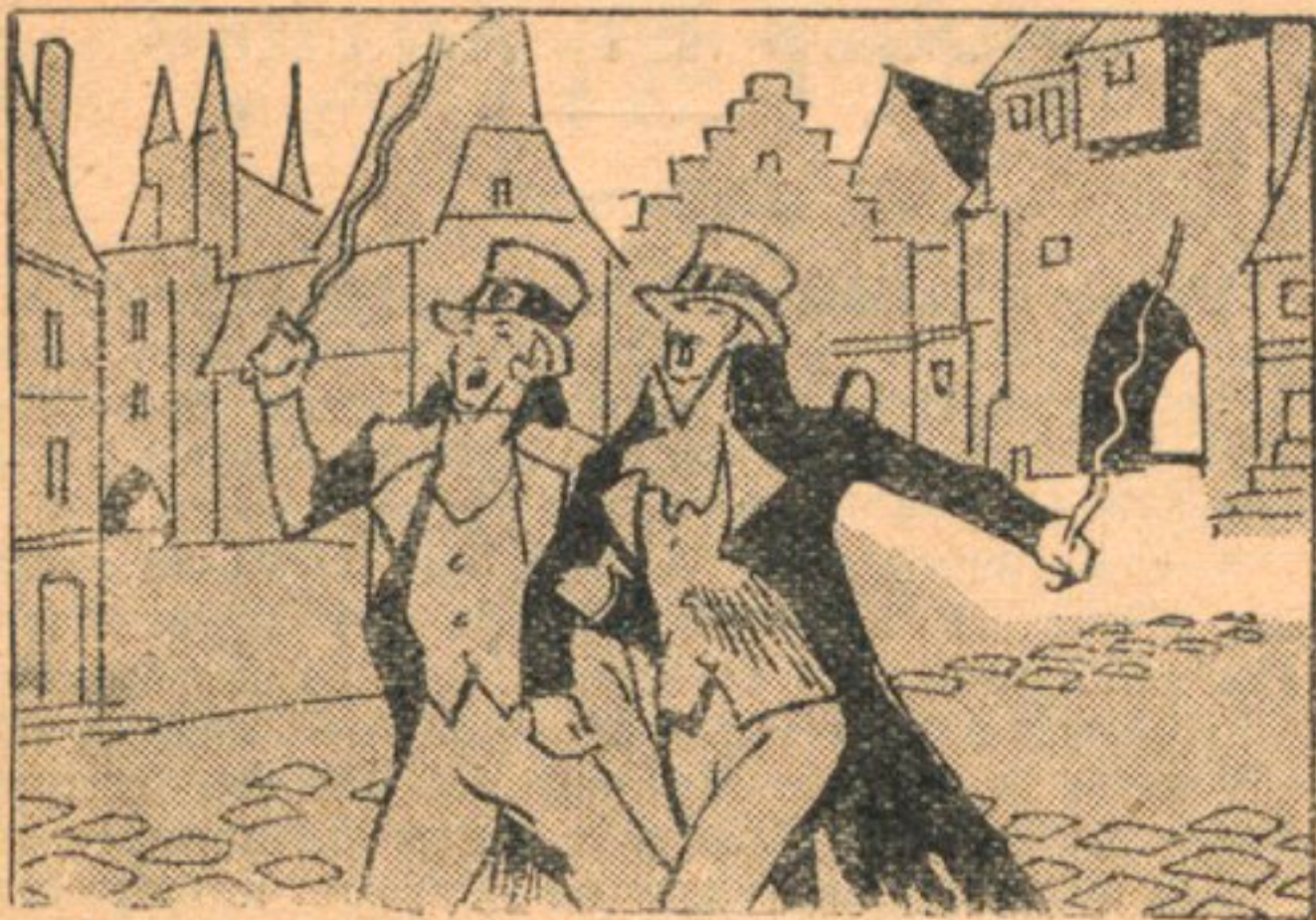


...des effarements du pompeux ministre, scandalisé au-delà de toute expression... mais déferent, néanmoins. On ne peut pas faire perpétuellement des camouflets et Jérôme se dit qu'il y avait peut-être moyen de se distraire autrement. Son premier chambellan était un ancien camarade de lycée qu'il avait fait feld-maréchal et nommé comte. Il l'appela Maurice.

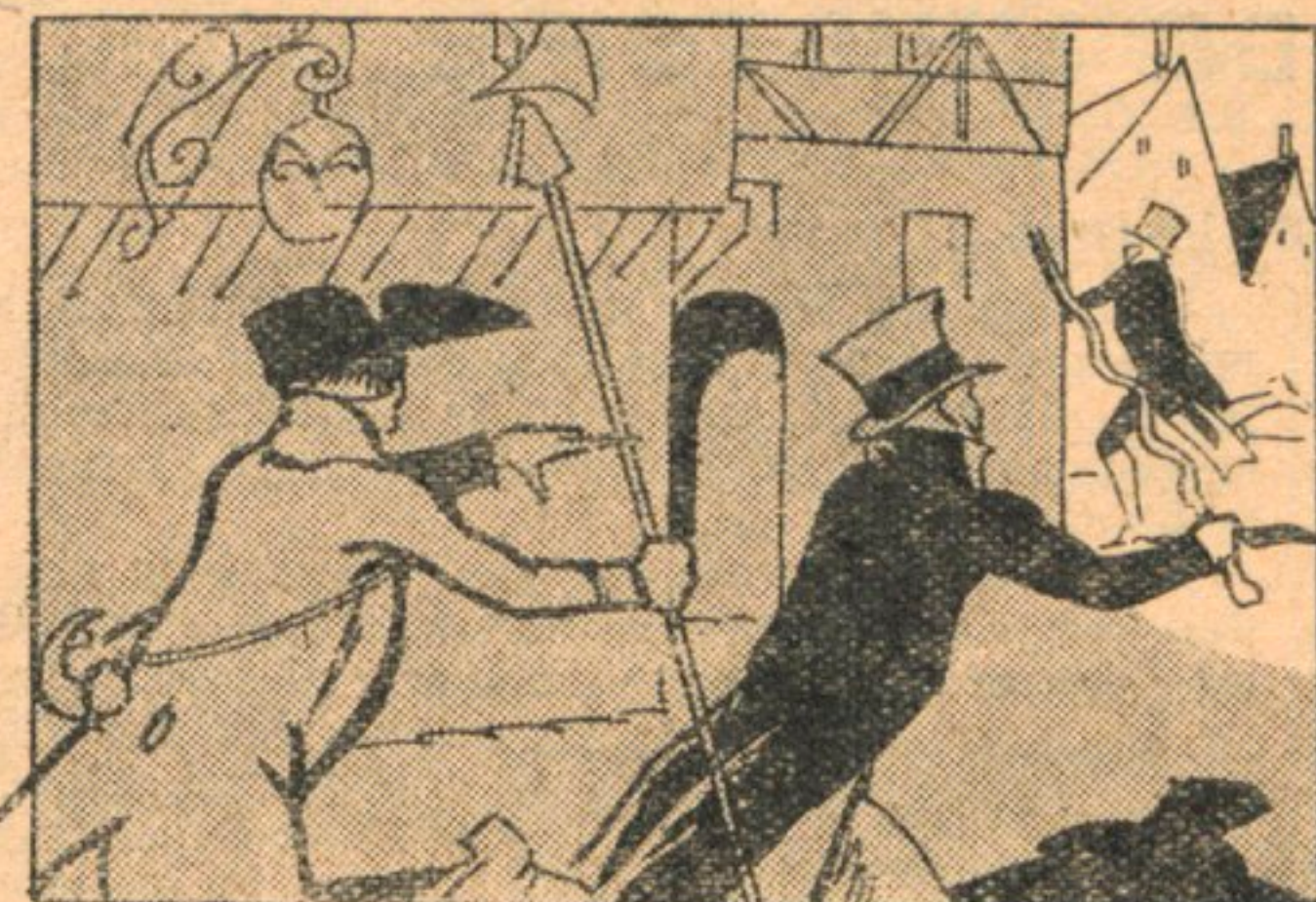


« Maurice, lui dit-il, un soir, mettons-nous en bourgeois et allons faire un tour en ville. Cette fausse paire de moustaches déguisera mes traits : pour vous, vous n'êtes pas connu, restez ainsi et... sortons comme autrefois, dans les rues de Paris. » Mais Cassel n'était pas la capitale de la France. Dans les rues endormies, il n'y avait personne.

LES GAMINERIES DU ROI JÉRÔME (fin)



La promenade que Jérôme estimait devoir être une distraction fut devenue mortellement ennuyeuse, si, repris par son esprit de gaminerie, Sa Majesté n'avait eu l'idée de tirer quelques sonnettes et, après un séjour assez prolongé dans l'unique estaminet encore ouvert pour les rouliers, d'entonner l'air bien connu :



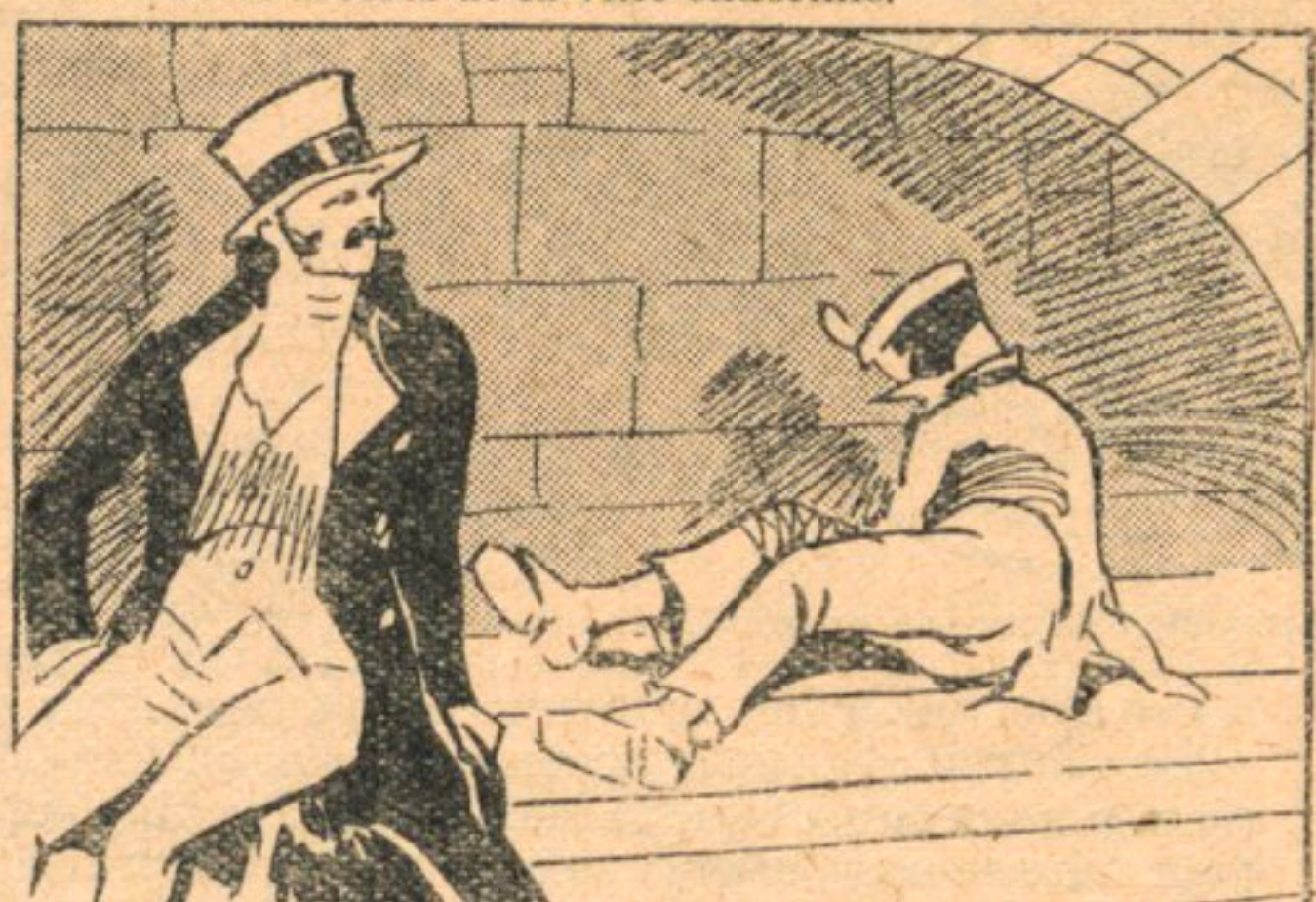
On va lui percer le flanc
Ran tan plan tire lire en plan, etc...
Cette petite débauche et le bruit insolite qui s'ensuivit suscita l'indignation professionnelle de l'unique « garde-ville » qui, hallebarde en main, parcourait en somnolant les mornes artères de la ville endormie.



N'écoutant que son courage, il se mit à la poursuite des perturbateurs de la paix nocturne... et finit par attraper à la course le plus bruyant et le moins agile des délinquants qui n'était autre que Sa Majesté en personne. Lorsque, ayant conduit sa capture à la maison de ville...



...il l'enferma « pour cuver son vin » dans le violon où un grenadier de la garde royale, en état d'évidente ébriété, somnolait déjà sur la planche du bat-flanc. Jérôme ne trouva pas opportun de révéler son identité au garde-ville qui, somme toute, ne faisait que son...



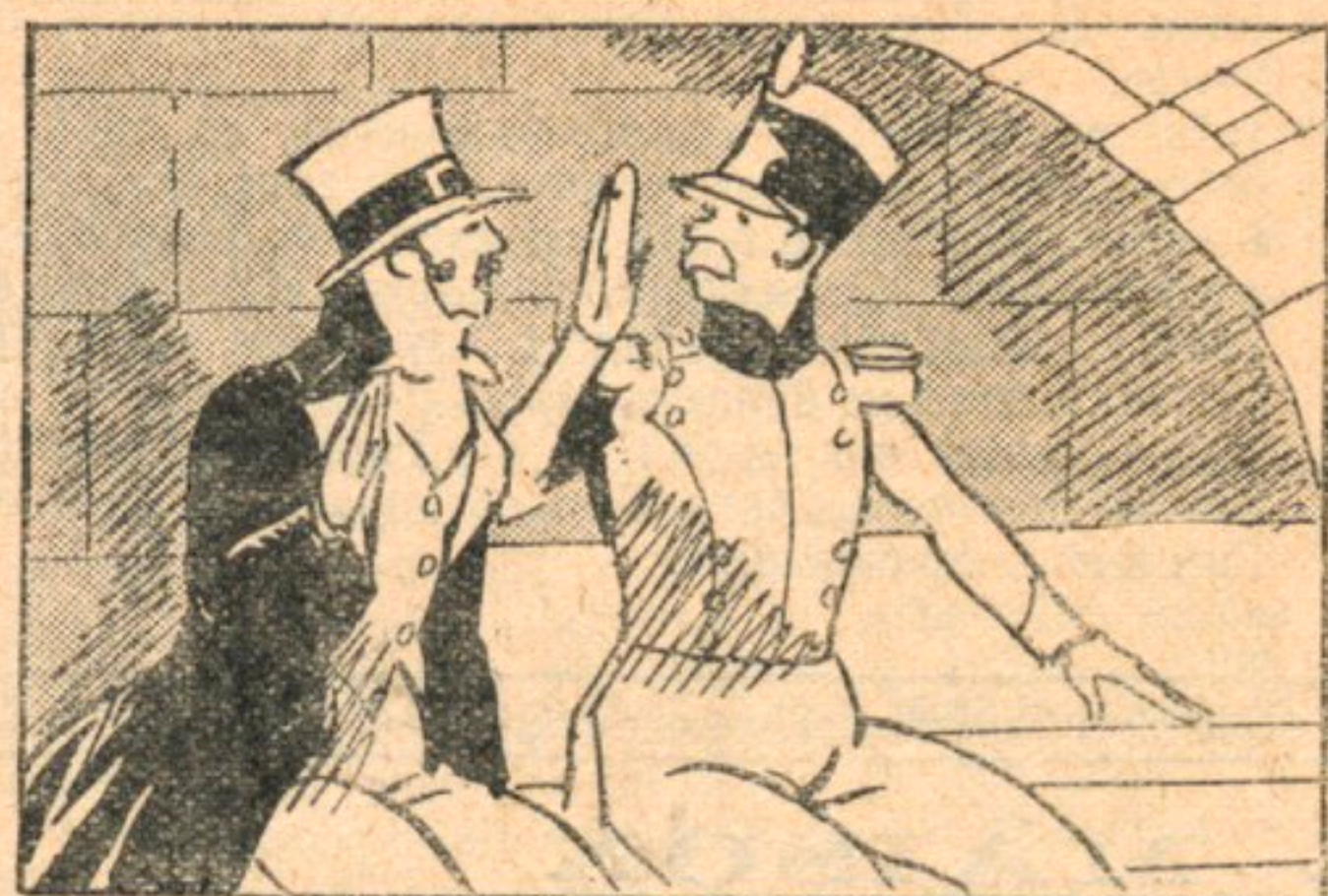
...devoir. L'agile Maurice, ayant réussi à prendre le large, était rentré au palais et trouverait, à coup sûr, un stratagème ingénieux pour faire sortir son ami et souverain d'une situation... embarrassante. Tout à coup, l'autre locataire du violon municipal...



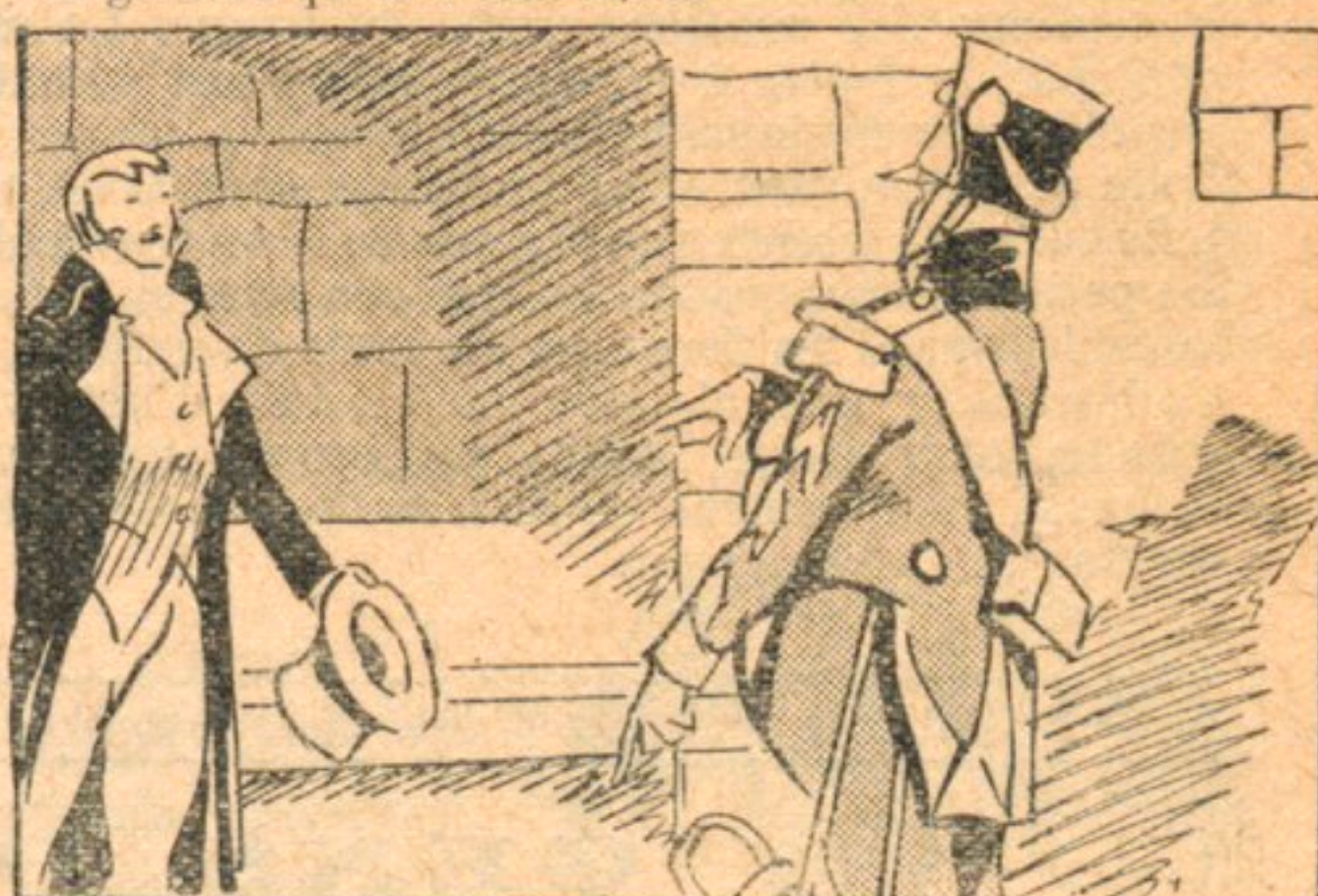
...se réveilla et dit à son compagnon d'infortune : « Toi aussi, tu es une victime, comme moi, de la tyrannie du jeune freluquet royal... » Jérôme comprit fort bien que le « freluquet royal » c'était lui, Jérôme. « Voilà, se dit-il, un gaillard qui m'a tout l'air...



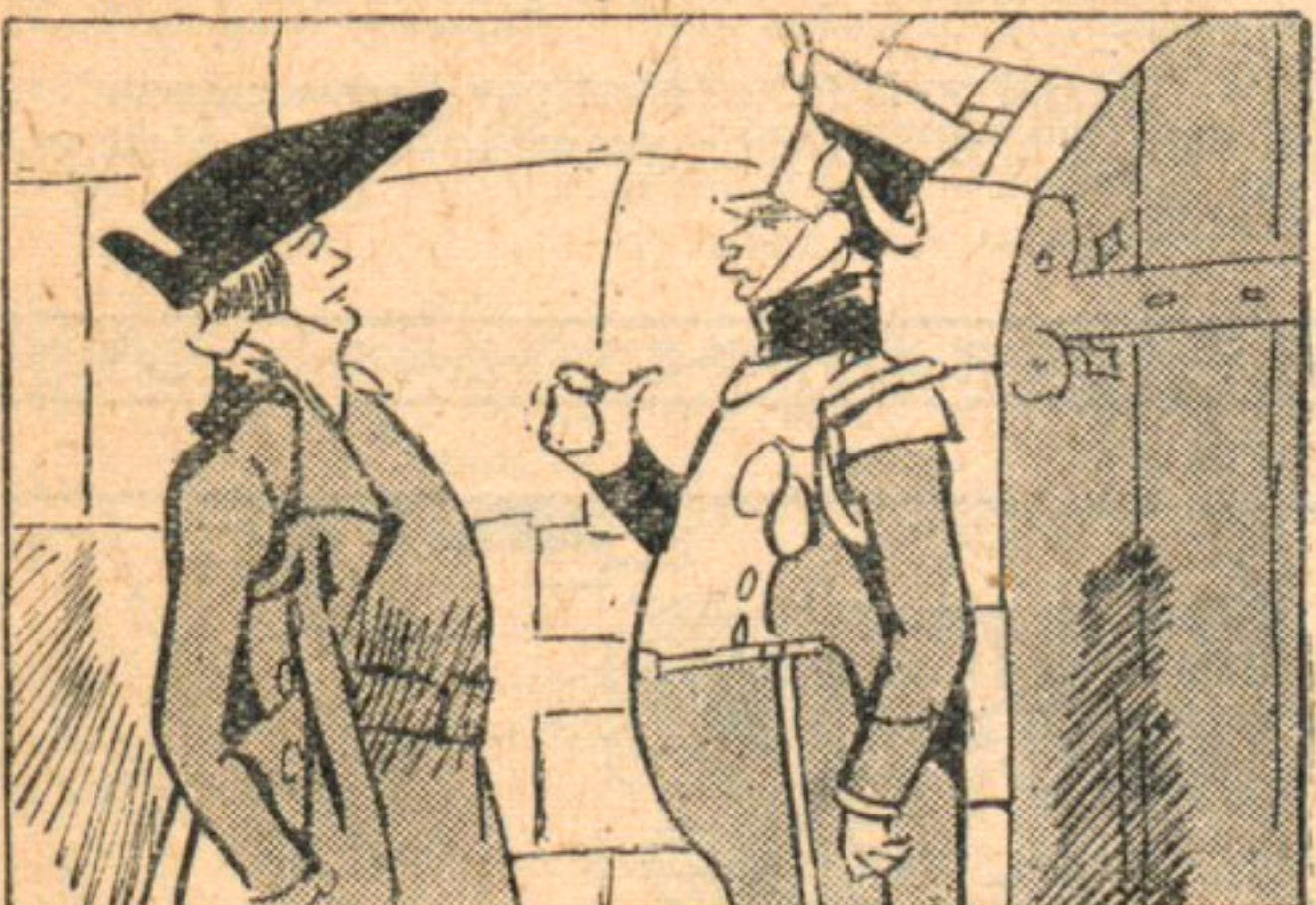
...d'un mécontent, ne lui révélons pas qui nous sommes et tâchons de savoir ce qu'il pense de moi et de mon régime. » L'autre, dont la langue se déliait d'autant plus qu'il était très gris, ne demandait qu'à trouver un confident à ses doléances. Et c'est ainsi qu'il dit à son compagnon de geôle combien les Westphaliens étaient mécontents...



...du roi que Napoléon leur avait donné. « Du reste, conclut l'ivrogne, nous autres, les soldats, on commence à en avoir assez, et pas mal d'entre nous ont décidé de faire un complot pour... mais toi à qui je parle comme ça, pourquoi es-tu ici emprisonné ? — Victime comme toi du tyran Jérôme... » riposta ce dernier sans sourciller.



L'autre, mis en confiance, poursuivit : « Alors, on peut tout te dire. Dans beaucoup de régiments, aussi bien en Westphalie qu'en Italie ou qu'en France, il s'est groupé un certain nombre de militaires dont le but est de détrôner Napoléon et ses frères. Tu comprends... » A ce moment, un capitaine de la garde royale entra et dit à Jérôme...



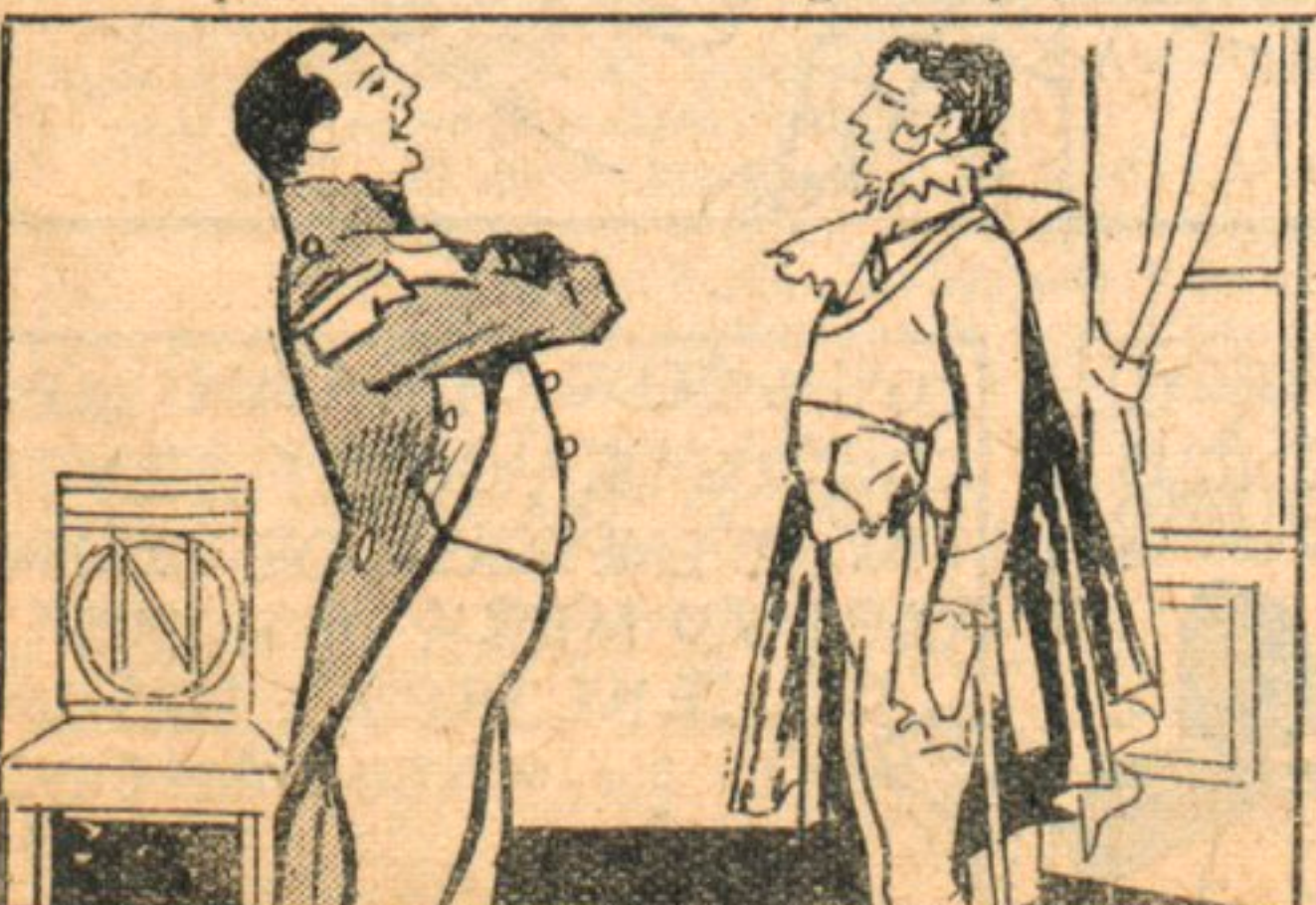
...« Ordre du roi, suivez-moi ! » Jérôme s'exécuta, tandis que l'ivrogne murmurait entre ses dents : « Pauvre diable, ils vont le fusiller, pour sûr ! » Le capitaine de la garde royale n'était autre que Maurice, l'aide de camp de Jérôme qui, s'étant transformé en gros major...



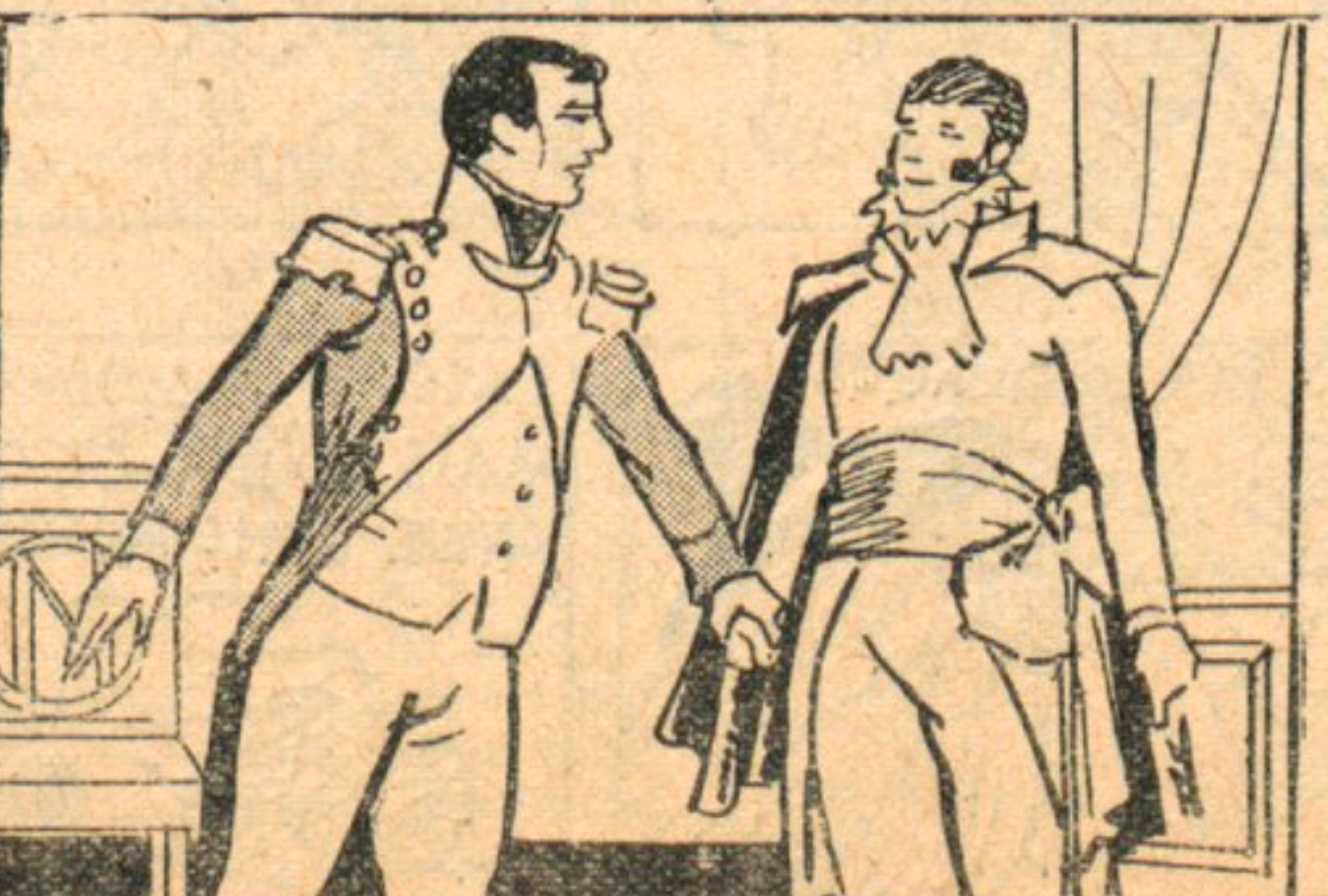
...avait pris deux grenadiers avec lui, et avait été à la maison de ville. Là, il avait dit au garde-ville que l'écho du scandale de tout à l'heure dans la rue était arrivé au palais et que le roi, soucieux du sommeil de ses sujets, voulait que le délinquant comparût de suite devant lui.



Reconduit au palais, Jérôme donna libre cours à sa gaité devant le déguisement de son aide de camp. « Ma parole, vous êtes impayable ! fit-il. Ce ventre factice, ces moustaches, c'est d'un drôle ! » Pour la première fois depuis son arrivée à Cassel, Jérôme s'amusait franchement.



Mais un officier venait d'arriver de Paris, porteur d'une missive de l'empereur pour le roi de Westphalie. Napoléon voulait voir Jérôme dans le plus bref délai possible à Fontainebleau. Quelques jours après, le roi de Westphalie était en présence de son puissant aîné. « Je suis renseigné sur votre conduite, fit Napoléon d'un air courroucé : vous vous conduisez sur le trône...



...comme un gamin... J'ai appris... — Sire, ma conduite peut être interprétée diversement, mais elle est voulue et j'ai à vous apprendre des choses graves. Votre observateur à ma cour vous dira peut-être que j'ai fait une fugue nocturne. Tel le calife Haroun-al-Raschid, j'ai voulu savoir ce qui se passait dans mes États. Et j'ai appris qu'un complot se trame non seulement contre moi...



...mais contre vous, dans votre armée ! C'était vrai : des soldats mécontents avaient formé une société secrète dont les agissements furent mis à jour par la police impériale. Napoléon ne put que féliciter son frère qui quitta le cabinet impérial tout joyeux, après y être entré anxieux. Et, toujours gamin, en grand costume de cour, Jérôme redescendit l'escalier... à cheval sur la rampe !

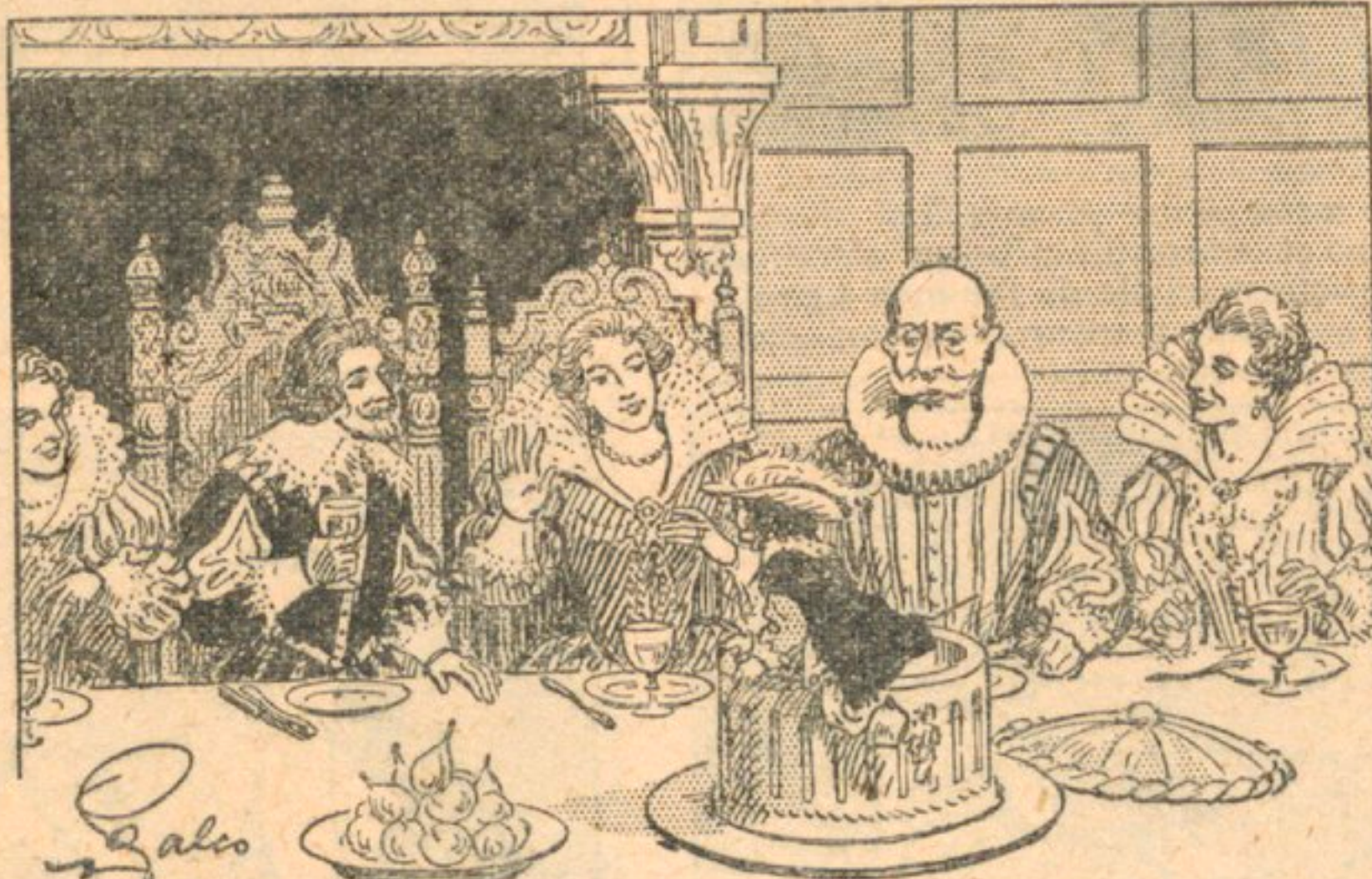
LES MIETTES DE L'HISTOIRE

Il était un p'tit homme...

En l'an de grâce 1625, Mme Henriette de France, fille du bon roi Henri IV, épousait Charles I^{er}, roi d'Angleterre. — La jeune et charmante princesse fut, naturellement, fêtée dans sa nouvelle patrie... où elle devait, plus tard, connaître bien des épreuves. Pour le présent, ce n'étaient que bals, festins, divertissements, auxquels la jeune souveraine s'efforçait de faire gracieux visage, bien qu'au fond du cœur, elle regret-tât la France.

Au cours d'un superbe festin, au palais de Buckingham, on apporta, sur la table étincelante de cristaux et d'orfè-vrerie, un énorme pâté, et la duchesse de Buckingham enleva la croûte dorée qui en formait le couvercle; selon l'u-sage d'alors, on s'at-tendait à voir s'en échapper de blan-ches colombes enru-bannées, ou autres oiseaux vivants, pauvrets, tout effa-rés, éblouis par les lumières... Il n'en fut rien. Madame Henriette se pencha sur le pâté découvert et jeta un cri de sur-prise : Poiseau blotti dans ce nid singulier était... une miniature d'homme, plus semblable à un jouet qu'à un être vivant. Le petit homme se leva, enjamba lestement la croûte du pâté, et vint s'in-cliner respectueusement devant la jeune reine. Bien fait, bien proportionné dans sa taille si mignonne (ne mesurant que 18 pouces), il portait élégamment le costume des gentilshommes du temps. La cape et l'épée, le feutre à plume, le pourpoint de satin, les chausses légèrement bouffantes.

Ce joujou vivant avait paru aux châtélains, une jolie curiosité à offrir aux regards de leurs souverains. Le petit homme, qui savait bien son rôle, évolua sur la table, parmi les fleurs, les surtouts de vermeil, et, s'adossant à une aiguière de cristal, d'une voix menue, mais claire, débita un beau compliment, composé en l'honneur de la reine par le secrétaire du duc de Buckingham.



Le petit homme enjamba lestement la croûte du pâté...

Henriette de France remercia gracieusement le minuscule orateur, et détachant l'un de ses bracelets, lui en fit présent, sur quoi, le petit bonhomme, après une nouvelle et profonde révérence, du bracelet se fit un collier.

Il cheminait gravement, pour reprendre place dans son pâté, comme dans un carrosse doré, quand, l'un des nobles convives trouva... piquant (c'est le cas de le dire), de lui allonger, au mollet, un coup de fourchette. Le pauvre, surpris, perdit l'équilibre et tomba assis... dans une saucière, vide, heu-reusement! N'im-porte. Il était bien vexé, bien penaud de choir ainsi, de-vant la reine. Mais Henriette de Fran-ce, digne fille du bon roi Henri, avait le cœur prompt à s'émouvoir en fa-veur des petits, des faibles, des humbles.

— Fi donc! Mi-lord! s'écria-t-elle, est-ce ainsi qu'on doit agir envers ces pauvres êtres? Et elle prit si bien la défense de celui-ci, que nul n'osa plus en rire, et que la duchesse de Buckingham, pour faire sa cour, crut devoir le lui offrir en présent.

— Je l'accepte, duchesse, déclara Henriette de France; de ce moment, il fait partie de ma maison. Ce fut ainsi que Jeffery Hudson (c'était le nom du petit homme, ou plutôt de l'enfant) eut la bonne chance de passer, des mains qui s'en faisaient un jouet, à celles d'une princesse compatissante et bonne.

Le minuscule Jeffery Hudson était, en effet, à cette époque, un pauvre enfant de sept ans, sans famille, tout seul au monde. Henriette de France fut, pour le pauvre, une douce et maternelle protectrice. Jeffery n'était ni sot, ni ingrat. Avec l'âge, il grandit un peu... mais ne dépassa pas : 3 pieds 9 pouces... ce qui — vingt ans après! — ne l'empêcha pas de porter fièrement, dans l'armée royale, le titre et l'uniforme de capitaine.

H. B.

CHOSSES ET AUTRES

Dédicaces

L'usage des dédicaces est très ancien. Il fleurissait surtout à Rome où les plus grands écrivains, voire les génies poétiques, offraient volontiers leurs œuvres à des protecteurs influents. Virgile ne dédia-t-il pas ses Géorgiques à Mécène qui le protégea?

Dès la Renaissance, la mode des dédicaces passa les Alpes et nous combla de ses flagorneries. Corneille publia les HORACES sous les auspices de Richelieu, non point par humilité, mais pour désarmer la jalousie du cardinal-ministre, auteur dramatique lui aussi, avec le talent en moins.

Les autres dramaturges de l'époque, notamment Racine et Molière, mirent leurs ouvrages sous la protection de quelque gentilhomme bien en cour ou du Roi Soleil lui-même.

Le RECUEIL DES ŒUVRES BURLESQUES de Scarron, publié à Rouen en 1655, est dédié à la chienne de l'auteur.

Un des nombreux romans de Restif de la Bretonne : LE MÉNAGE PARISIEN, porte cette épître dédicatoire : à mes pairs en sottise.

Le romancier Roger de Beauvoir envoya à Jules Janin, grand pontife de la critique, le CATON MAJOR, de Cicéron, habillé d'une précieuse reliure ancienne et orné de ce quatrain :

A toi cet orateur romain,
Philosophe au brillant plumage,
Accepte Caton de ma main,
C'est un fou qui te donnie un sage.

George Sand traça ces deux lignes sur un exem-plaire de MONSIEUR SYLVESTRE, paru en 1866, et qui ne passe pas pour un chef-d'œuvre : « A mon ami Sainte-Beuve, chère et précieuse lumière de ma vie. »

Edmond de Goncourt écrivit sur la page de garde de son GAVARNI offert à Arsène et à Henry Houssaye : « Aux deux Houssaye, ce qui reste des deux Goncourt. »

Ponsard, réputé lècheur de bottes, envoya à Rachel L'HONNEUR ET L'ARGENT, avec cette flat-teuse dédicace : « Je mets à vos pieds avec reconnais-sance une pièce qui a eu la gloire d'être applaudie par vous. »

Voici de quelle spirituelle façon Meilhac et Halévy, ces deux frères siamois du théâtre, offrirent leur RÉVEILLON à Alexandre Dumas fils, qui avait, comme eux, son violon d'Ingres : le billard.

Entre Dumas et Chamillard
La différence quelle est-elle?
L'un était le dieu du billard,
L'autre est le dieu du boulevard Bonne-Nouvelle.

Et ils signèrent : « Ses émules et ses maîtres... au billard : Meilhac et Halévy. »

J'ai gardé pour le bouquet cette dédicace placée par Mascagni en tête de sa partition de CAVALLERIA RUSTICANA : « A l'homme pour lequel j'ai le plus d'estime et d'admiration, à moi-même. »

Là-dessus, n'est-ce pas, on peut tirer l'échelle?
Jacques YVEL.

**

Voltaire disait de l'avocat général Omer-Joly de Fleury :

— Quand on le lit, ce n'est pas Homère; quand on le voit, il n'est pas joli; quand il parle, il n'est pas fleuri.

J. Y.

GENS DE MAISON

Les Dupont-Durand ont une petite bonne toute périe de qualités, une vraie perle. Elle n'a qu'un défaut, mais il est capital : elle ne parvient pas à se réveiller à l'heure. Mme Dupont-Durand est obligée, chaque matin, de la secouer sans délicatesse pour lui faire ouvrir les yeux.

De guerre lasse, elle a fait l'acquisition d'un réveille-matin qu'elle a placé sur la cheminée de la dormeuse, à qui elle en a expliqué le mécanisme.

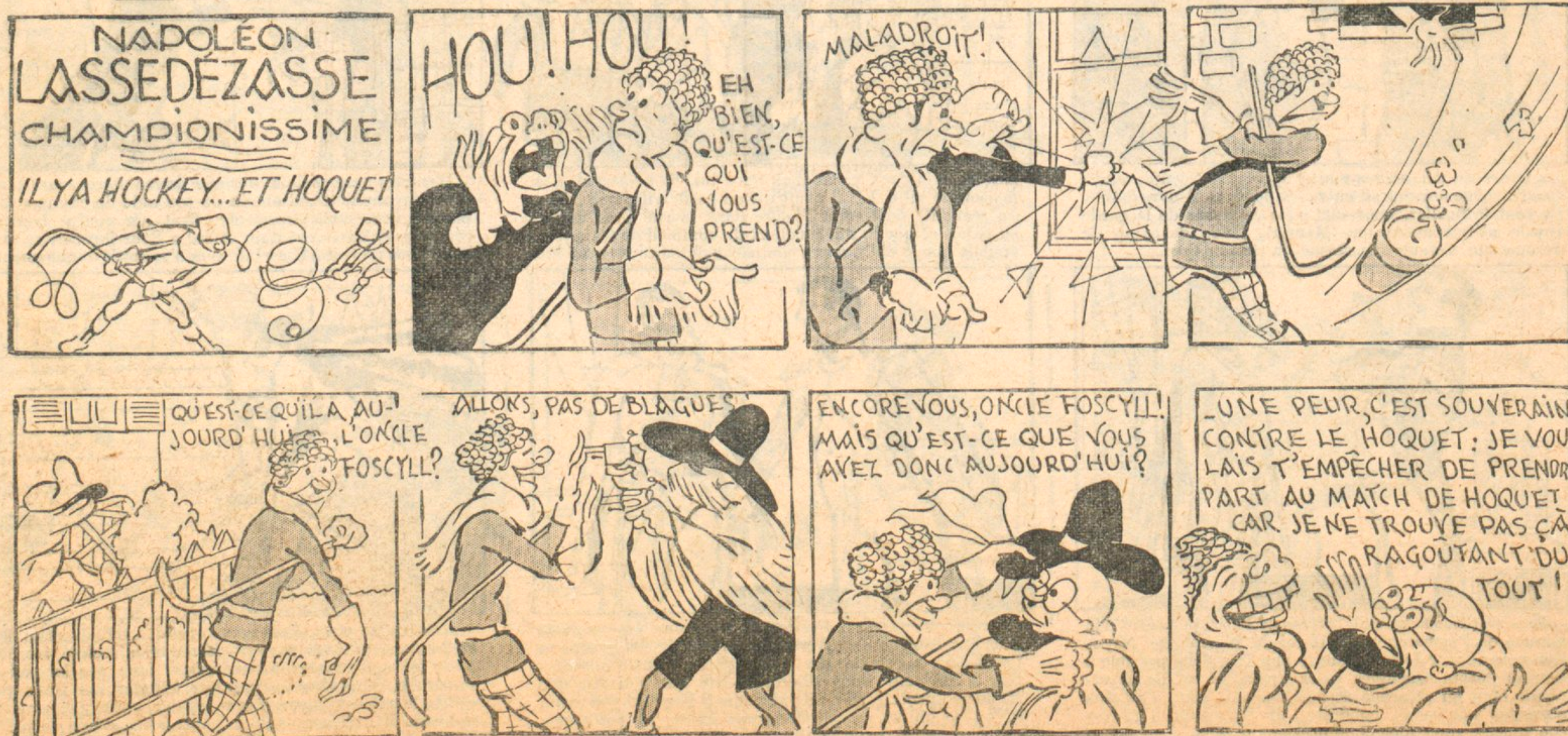
Elle attendait de ce petit appareil les résultats souhaités. Ah! bien oui! La petite bonne ne se réveilla pas plus tôt.

Intriguée, sa patronne monta dans sa chambrette. Et, tout en la tirant du lit, elle demanda :

— Vous n'avez donc pas entendu la sonnerie du réveille-matin?

— Ma foi non! avoua la perle. Il a dû sonner pen-dant que je dormais.

J. Y.



VARIÉTÉS

L'école des maréchaux

Certains grognards de l'armée impériale avaient révélé à leurs chefs des qualités militaires de premier ordre; malheureusement, comme ils étaient illettrés, on ne pouvait songer à en faire des gradés; les règlements aussi bien que la logique, d'accord sur ce point, s'y opposaient. Cependant, l'empereur n'aimait pas les forces perdues ou inutilisées. Il n'y avait donc qu'à faire de ces illettrés, des lettrés par ordre supérieur. Et c'est ainsi que nous eûmes un écrivain original et bien personnel, le capitaine Coignet qui, à trente-trois ans ignorait tout de l'alphabet. Voici comment la chose se fit et de quelle façon il nous la raconte lui-même :

« Le capitaine Renard et l'adjudant-major, M. Belcourt, me firent venir pour me dire que j'allais passer caporal dans ma compagnie, qu'on voulait me récompenser. — « Mais, leur dis-je, je ne sais ni lire, ni écrire. — Vous apprendrez. — Mais ça n'est



pas possible, je vous remercie. — Vous serez caporal aujourd'hui et si le général vous demande si vous savez lire et écrire, vous lui répondrez : Oui, général, et je me charge de vous faire apprendre. »

Là-dessus le capitaine met sous les ordres du nouveau caporal, dix-neuf hommes dont sept vélites choisis parmi les plus instruits, mais les plus négligents : « Il les dressera, dit-il, et ils lui montreront à lire et à écrire en échange. »

Les vélites partirent aussitôt acheter papier, plumes, règles, crayon et un vieil évangile, et pour la première leçon, on lui fit faire des bâtons. Mais peu de jours après, on dut partir pour Berlin et c'est en campagne que le nouveau caporal dut poursuivre ses études. Comme il n'était pas le seul dans son cas, l'Empereur forma des écoles régimentaires et fit venir de Paris des professeurs.

« Que cela faisait bien mon affaire! dit Coignet. Deux fois par jour, en classe, secondé par mes vélites, je fis des progrès; je n'en quittais pas, sinon pour monter la garde. Sorti de la classe, je parlais me cacher dans un endroit bien retiré et là j'apprenais ma théorie. Au bout de deux mois, j'écrivais en gros, mais, je peux dire, bien. Les professeurs me disaient : « Si nous vous tenions en main pendant un an, vous en sauriez assez. Vous avez une bonne main. » Comme j'étais fier ! »

C'est à soixante-douze ans seulement que l'idée lui vint d'écrire ses campagnes. Il en remplit neuf cahiers de son écriture appliquée, qui sentait encore les grandes lettres d'écolier de la classe enfantine.

C'est, pour ainsi dire, par ordre, que ce bon soldat, cet illettré devait devenir un écrivain pittoresque, un narrateur de premier ordre qui eut du style sans s'en douter.

La loi de Lynch

Tout le monde connaît, au moins de nom, cette procédure sommaire, usitée depuis le XVIII^e siècle en Amérique, encore en vigueur dans certains des États-Unis, et suivant laquelle la foule saisit un criminel, le juge et l'exécute séance tenante.

Le Lynch, qui aurait laissé son nom à cette dénomination de « lynchage » serait, selon certains, un juge du XVIII^e siècle, que ses concitoyens auraient investi d'un pouvoir absolu et qui en aurait profité pour purger le pays des malfaiteurs par des procédés sommaires. Selon d'autres, Lynch aurait été un fermier de Virginie, sorte de Salomon campagnard, fondateur de la ville même de Lynchbourg, sur la James River, au pied des monts Alleghany.

Mais, en remontant au XV^e siècle, on trouve en Irlande, où la justice était particulièrement expéditive, un magistrat du nom de Lynch, dont le souvenir a persisté à travers les âges comme celui d'un juge intègre et sans faiblesse.

Il était maire de la ville de Galway, petit port sur la côte de l'Atlantique, qui compte aujourd'hui environ 15.000 habitants et qui, au XV^e siècle, faisait un commerce assez actif, surtout avec l'Espagne.

Or, Walter Lynch, le fils du maire, était un assez mauvais garnement, perdu de dettes et prêt à tout. Un jour, ayant entraîné dans un tripot le capitaine

d'un navire espagnol, il le grisa abominablement et se mit en devoir de le détrousser. Comme, en un éclair de lucidité, sa victime faisait mine de défendre son bien, Walter Lynch lui planta un poignard dans la poitrine.

Malheureusement pour lui, son crime avait eu des témoins et l'affaire fut portée devant le tribunal de son père, James Lynch. Celui-ci fut inflexible : le crime étant patent, il condamna son fils à mort et fixa au surlendemain l'exécution de la sentence.

En vain, la mère du condamné implora-t-elle sa grâce auprès de son époux.

— Madame, répondit James Lynch, c'est à nous, magistrats, de donner l'exemple. Que deviendrait la justice et quelle confiance le peuple aurait-il en elle si nous prenions sur nous le droit de fausser ses arrêts ?

Comprenant qu'elle n'aurait pas gain de cause, Mrs Lynch n'insista pas. Mais son fils, malgré ses défauts, avait de nombreux amis; elle-même appartenait à une des plus anciennes familles de la province. Elle sut émouvoir la pitié de tous. Si bien que, lorsque arriva le jour de l'exécution, plusieurs centaines de gens armés, groupés autour de l'échafaud, réclamaient à haute voix la grâce du condamné.

Ce ne fut qu'à grand-peine que les gardes emmenant Walter Lynch enchaîné, purent se frayer passage à travers la foule.

Lorsque le héraut eut lu la sentence, un cri unanime s'éleva :

— Grâce!... pitié!

Pour toute réponse, le maire se tourna vers l'exécuteur des hautes œuvres.

— Bourreau, dit-il, fais ton devoir.

— Messire, répondit celui-ci, je ne saurais... J'aimerais mieux périr moi-même que de porter la main sur sir Walter.

Ce que le bourreau ne disait pas, c'est que la veille, Mrs Lynch, tout à la pensée de sauver son fils, lui avait remis une somme considérable pour qu'il refusât d'exécuter le condamné.

Déjà des murmures menaçants se faisaient entendre. Plaçant son devoir au-dessus de tout, James Lynch passa lui-même la corde autour du col de son fils.

— Mon enfant, lui dit-il, prions pour votre âme! Et il le pendit haut et court.

Cet acte de fermeté imposa à la foule. Les murmures s'apaisèrent comme par enchantement; un silence solennel s'abattit sur la place. Et lorsque le patient, après quelques soubresauts, demeura immobile, on entendit la voix du juge murmurer :

— Mon Dieu, pardonnez-moi comme je pardonne à la mémoire de ce malheureux.

...Aujourd'hui encore, dans le cimetière de Galway, un monument rappelle « la rigoureuse et inflexible justice du premier magistrat de cette ville, James Lynch Fitzstephen, élu maire en l'année 1493, qui condamna à mort son propre fils, Walter, reconnu coupable, et l'exécuta lui-même en cet endroit. »

Le château qu'habitait James Lynch, l'un des plus intéressants et des plus beaux monuments de Galway, subsiste encore à l'angle de la rue du Commerce et de la rue de l'Abbaye.

G. H.

Motocyclettes sur cendrée

Les courses de motocyclette sur pistes de cendrée furent inventées en Australie, vers 1928. Comme toutes les manifestations de ce genre, ce fut le hasard qui en fit naître l'idée.

Un motocycliste ayant eu à traverser un espace assez étendu qui servait à la décharge publique, s'amusa fort à rouler sur ce terrain pourtant peu propice et défia un camarade à la course. D'autres s'en mêlèrent et ce genre de sport fut lancé.

A noter que l'expression anglaise *dirt-track* est plus exacte que sa traduction : piste cendrée. *Dirt*, en effet signifie littéralement *saleté*. La piste est en réalité un agglomérat de toutes sortes de choses, cendrée, cailloux, terre, etc., qu'on arrose pour transformer le tout en une pâte noirâtre.

Les dérapages sont monnaie courante, évidemment. Chaque virage est franchi en laissant traîner un pied sur le sol pour freiner et empêcher l'embarquement dans les décors. Le pied qui se trouve à l'intérieur du virage est donc chaussé d'un fort sabot de fer pour éviter la trop prompte détérioration des semelles.

Le coureur est vêtu d'un harnachement rembourré d'ouate. Il coiffe un casque rond, en bois, garni de cuir. Lunettes bien entendu, car les cailloux meurtrissent les visages et les coureurs ont toujours, en sus des mouchetures produites par le gravier, des écorchures dont le rouge vif apparaît au milieu des petites taches noires.

Les engins sont tout à fait spéciaux.

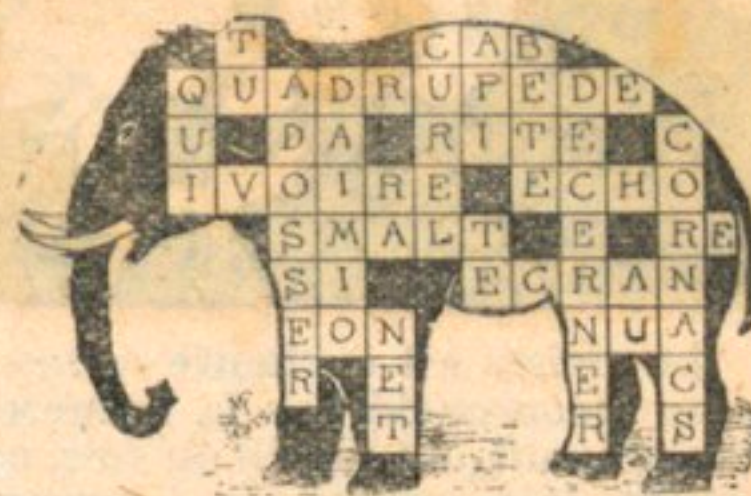
La vitesse de ces motos, sur terrain propice, dépasserait aisément le 135 à l'heure. Sur la piste où les roues enfoncent profondément, elle est tout de même de 80 kilomètres ou vingt secondes au tour de piste, qui est un peu inférieur à 500 mètres.

Elles ont une force de 45/48 C. V. et le moteur tourne à six mille tours. Il fonctionne à l'alcool méthylique. Compression : 15 kilos. Les machines n'ont pas de frein. Le frein, c'est, comme nous l'avons dit, le pied, en même temps qu'on ferme la manette des gaz. Pas de changement de vitesse. Un relais et c'est tout.

Les pneus sont gonflés à 4 kilos de pression. Les motos n'ont pas de ressorts de suspension. Tout a été prévu pour leur faire rendre leur maximum.

Les risques d'accident sont donc multiples, mais l'habileté des coureurs est si grande qu'en réalité, il y a beaucoup moins de chutes sur le dirt-track qu'au cours d'une petite course cycliste au vélodrome!

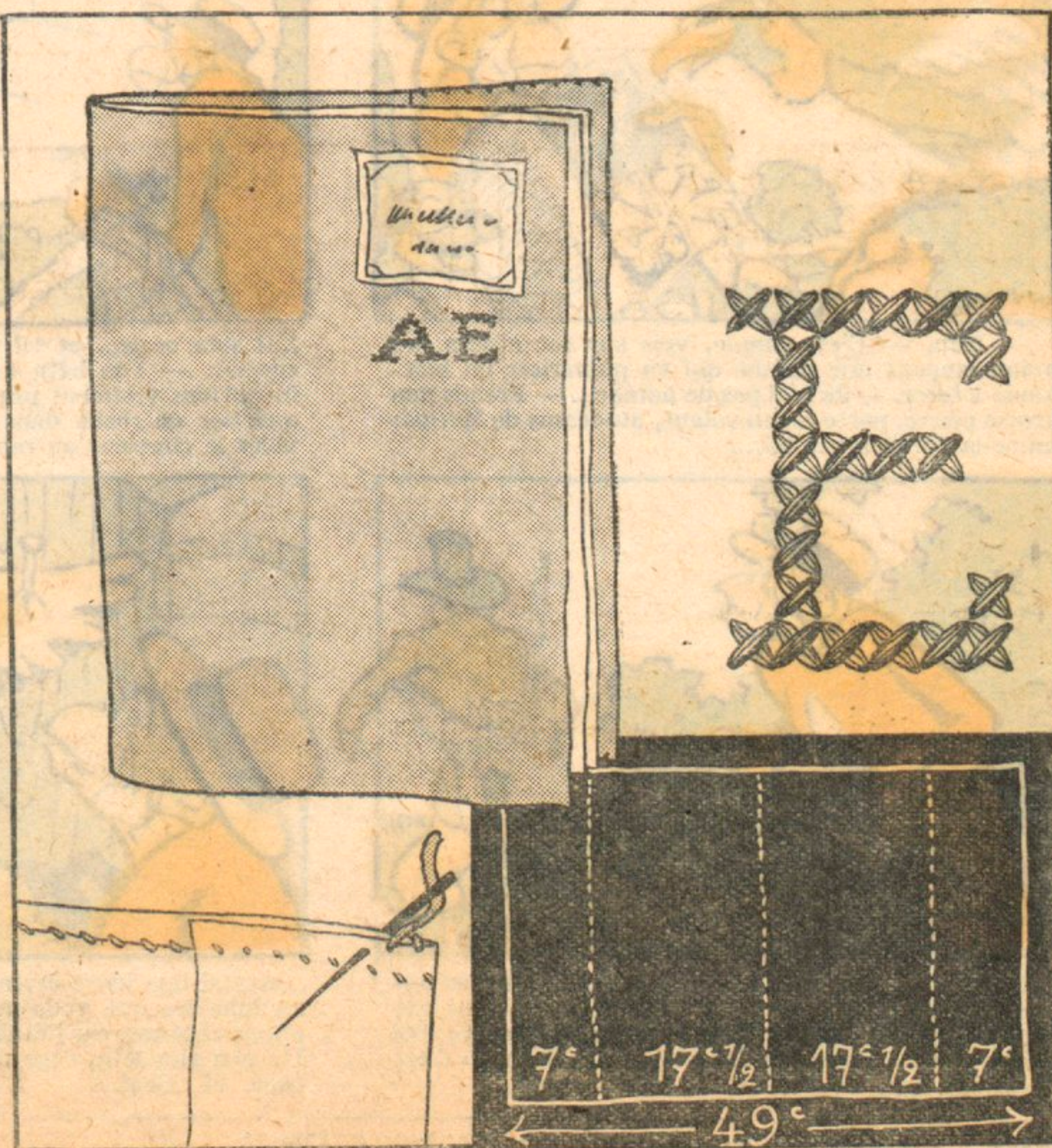
Solution
du problème de
Mots croisés
paru dans le
précédent numéro.



POUR NOS LECTRICES : TRAVAIL RÉCRÉATIF ET UTILE

UN PROTÈGE-CAHIER

Il nous est recommandé d'avoir toujours des cahiers bien propres. Voilà une bonne idée, et qui nous permettra de reconnaître de suite celui que nous cherchons. Ce protège-cahier sera lavable. Nous prendrons pour l'exécuter de la grosse toile ou de la cretonne bleue. Nous taillerons un rectangle de la dimension de notre cahier, plus 7 centimètres de renfort, comme l'indique notre dessin. Nous rabattons de chaque côté ces 7 centimètres par un petit point de surjet, ce qui nous permettra de glisser le cahier en place. Avec un petit carré de canevas que nous battrons sur l'endroit, au coin, nous broderons au point de croix nos initiales. Le point de croix se fait en lançant, en travers sur deux fils de canevas, un point oblique, de droite à gauche, et en revenant par-dessus avec le même point oblique de gauche à droite. On brodera, avec un coton lavable rouge, les initiales. Et sur une étiquette, que l'on collera, on écrira le nom du cahier que l'on aura ainsi gentiment protégé. Cette étiquette s'en ira aisément au lavage.





Dig et Dog qui ont conquis leur liberté en s'échappant, l'un du Jardin zoologique, l'autre de chez son maître, se sont déguisés en humains et parcourent la campagne en faisant profiter leurs « frères inférieurs » les animaux...



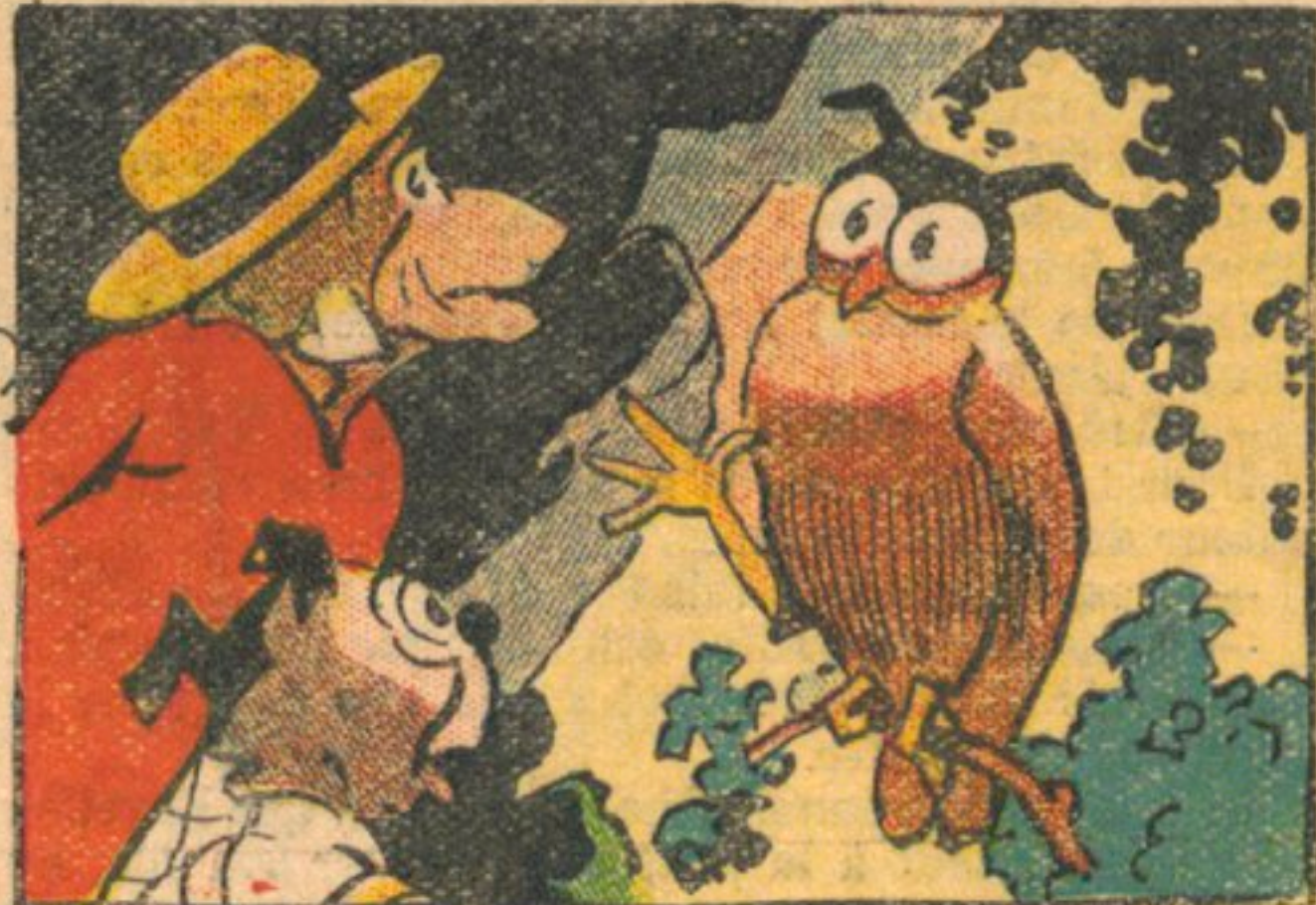
...des bienfaits de la civilisation qu'ils ont constatés chez les hommes. Ils entendent M. Geai qui émet des sons inharmonieux. « Qu'est-ce que ce cri rauque, monsieur Geai ? — Eh ! mais, c'est mon chant de liberté. Je suis libre : je chante !



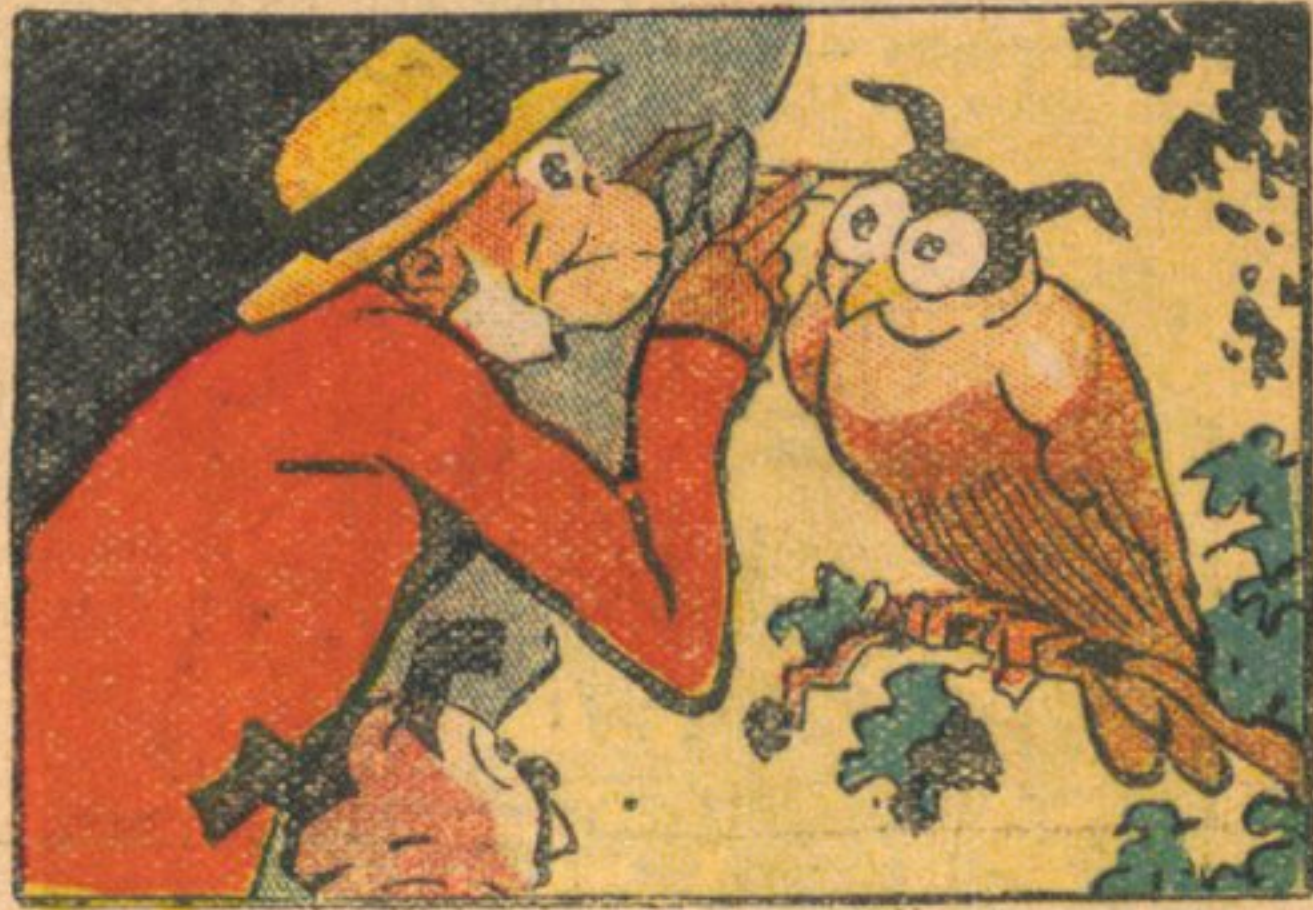
— Pauvre ami, tu ne sais pas chanter, mais tiens, voilà une méthode de chant : apprends ton art en dix leçons et tu seras un as lyrique. » M. Geai est si attentif qu'il sait bientôt chanter comme un ténor d'Opéra. « A la bonne heure,...



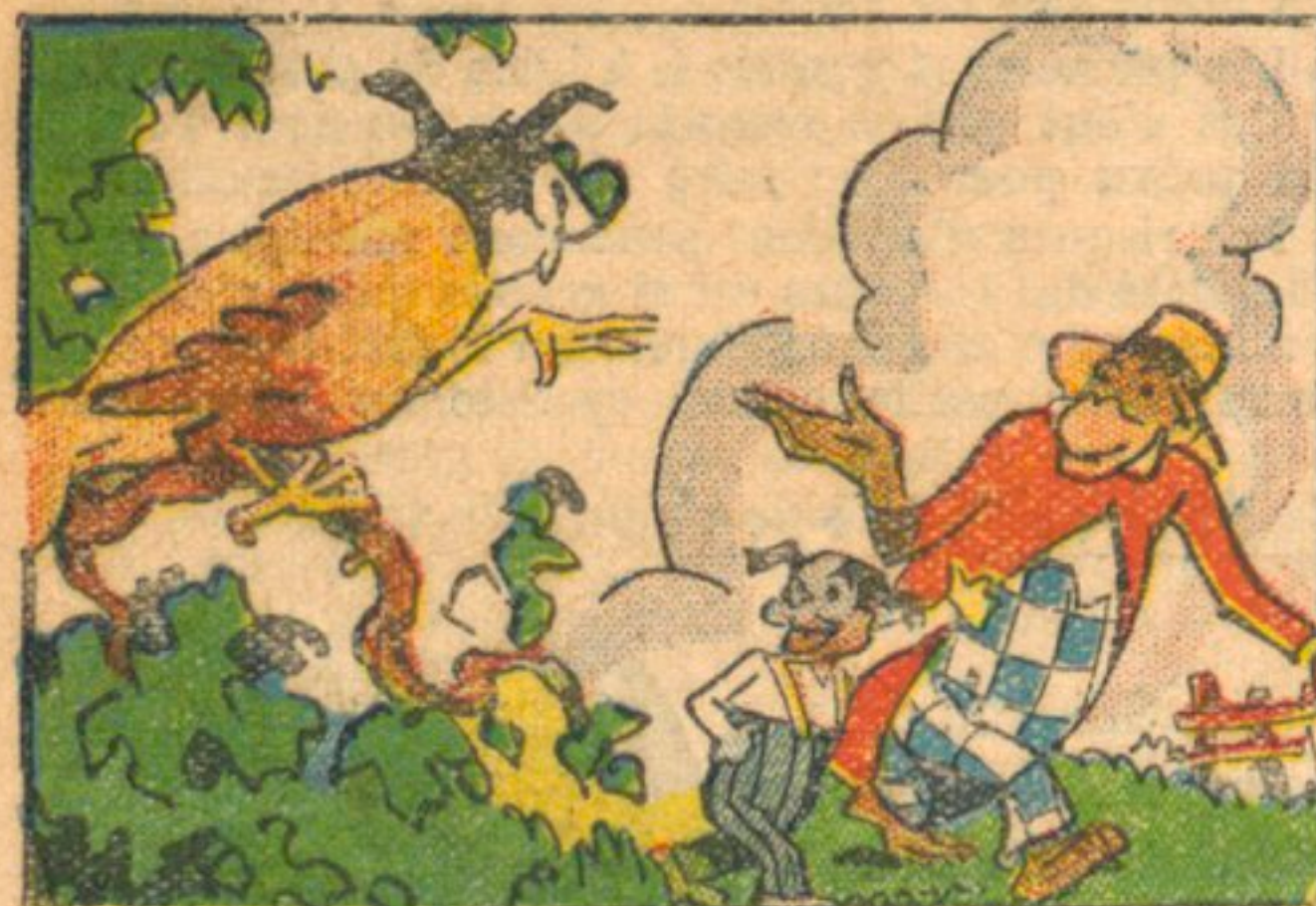
...font les deux compères, tu as maintenant un trésor dans le gosier et si tu chantes ta liberté, au moins tu la chantes harmonieusement ! » Ils quittent M. Geai et, un peu plus loin, ils voient M. Hibou qui se cache dans l'ombre...



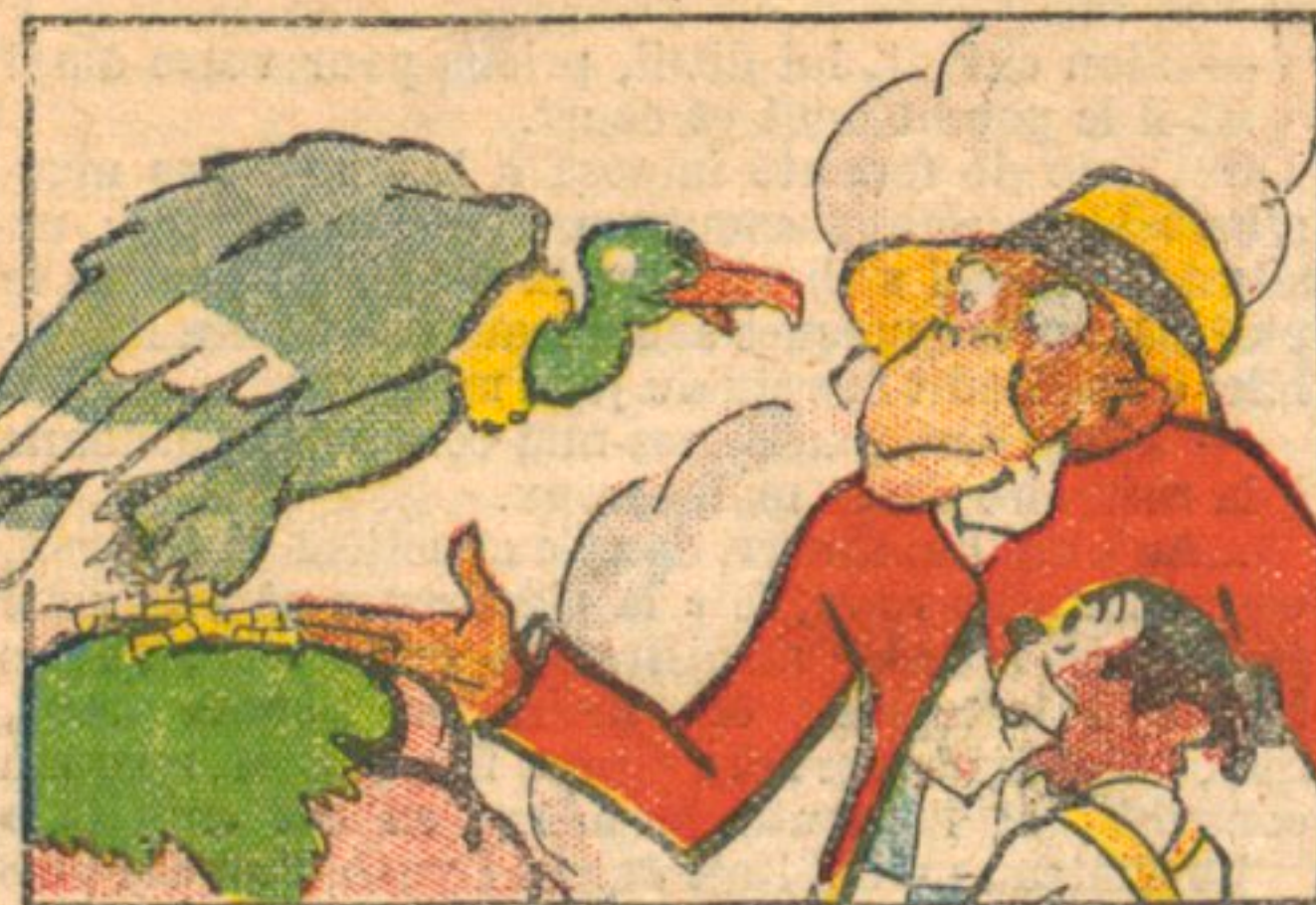
...d'une grotte. « Je suis obligé de me cacher tout le jour à cause du soleil qui m'aveugle, se lamente l'oiseau nocturne. — C'est anormal de vivre ainsi la nuit ! s'écrient les deux compagnons, mais grâce à la science humaine, nous allons remédier...



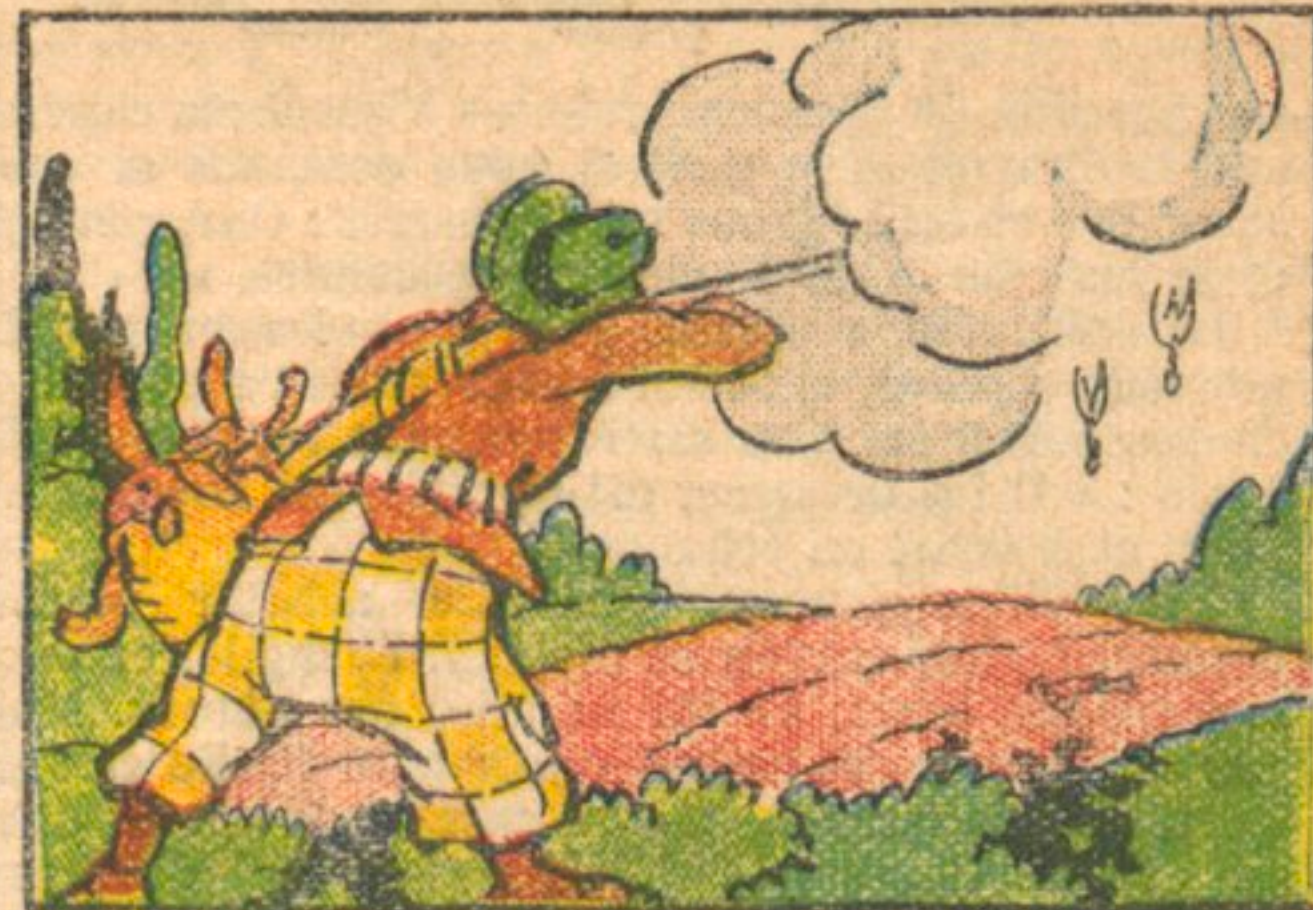
...à ta lamentable situation. Tiens, mets ces lunettes fumées qui protégeront tes yeux des éblouissants rayons solaires. Et maintenant, renonce à ta vie de noctambule. Tu peux, sans risque, te promener tout le jour. »



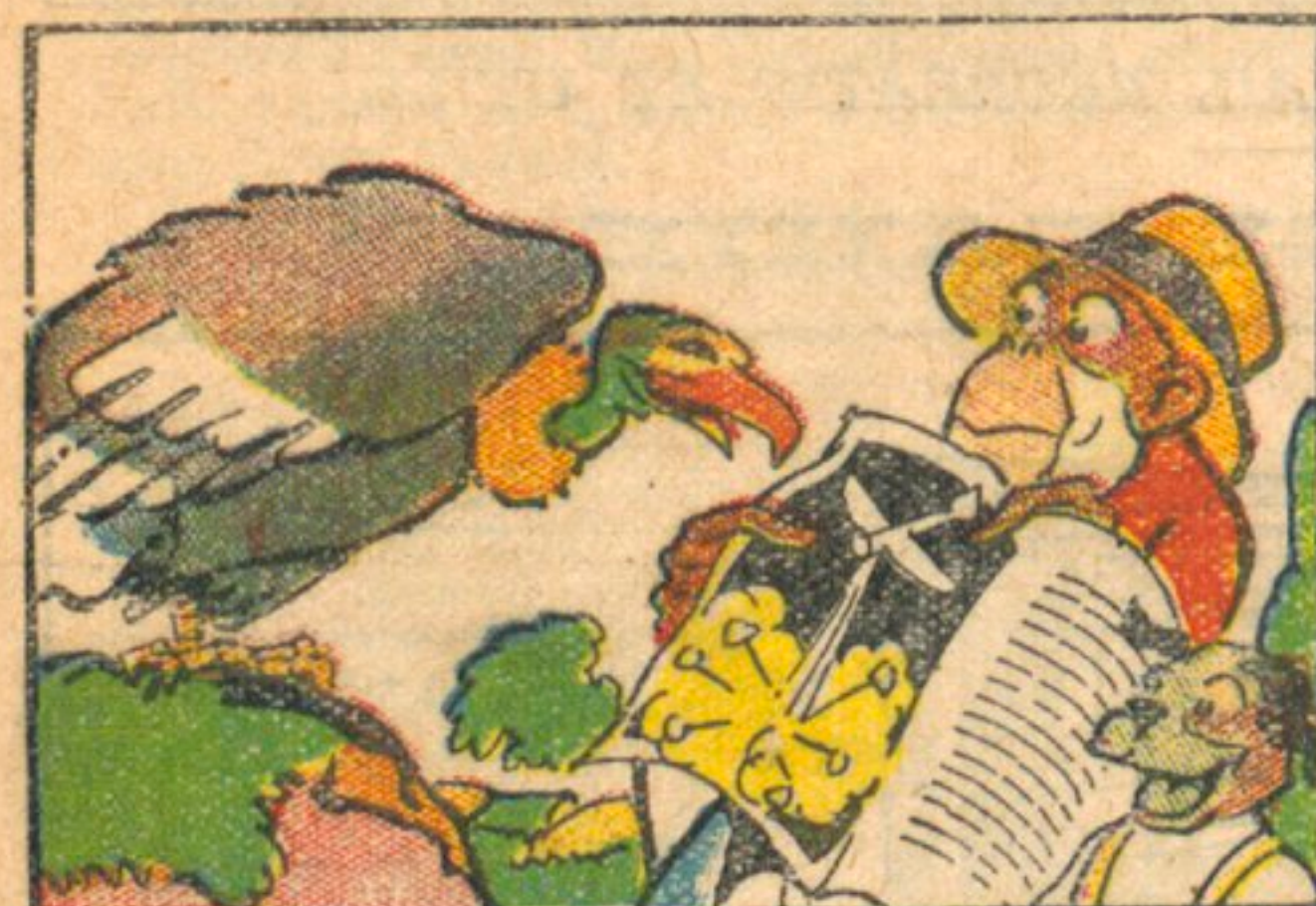
M. Hibou est enchanté de ses verres fumés : il n'est plus incommodé par la lumière du jour, et va vivre maintenant, du matin au soir, comme tout un chacun. Ayant fait encore un heureux, Dig et Dog poursuivent...



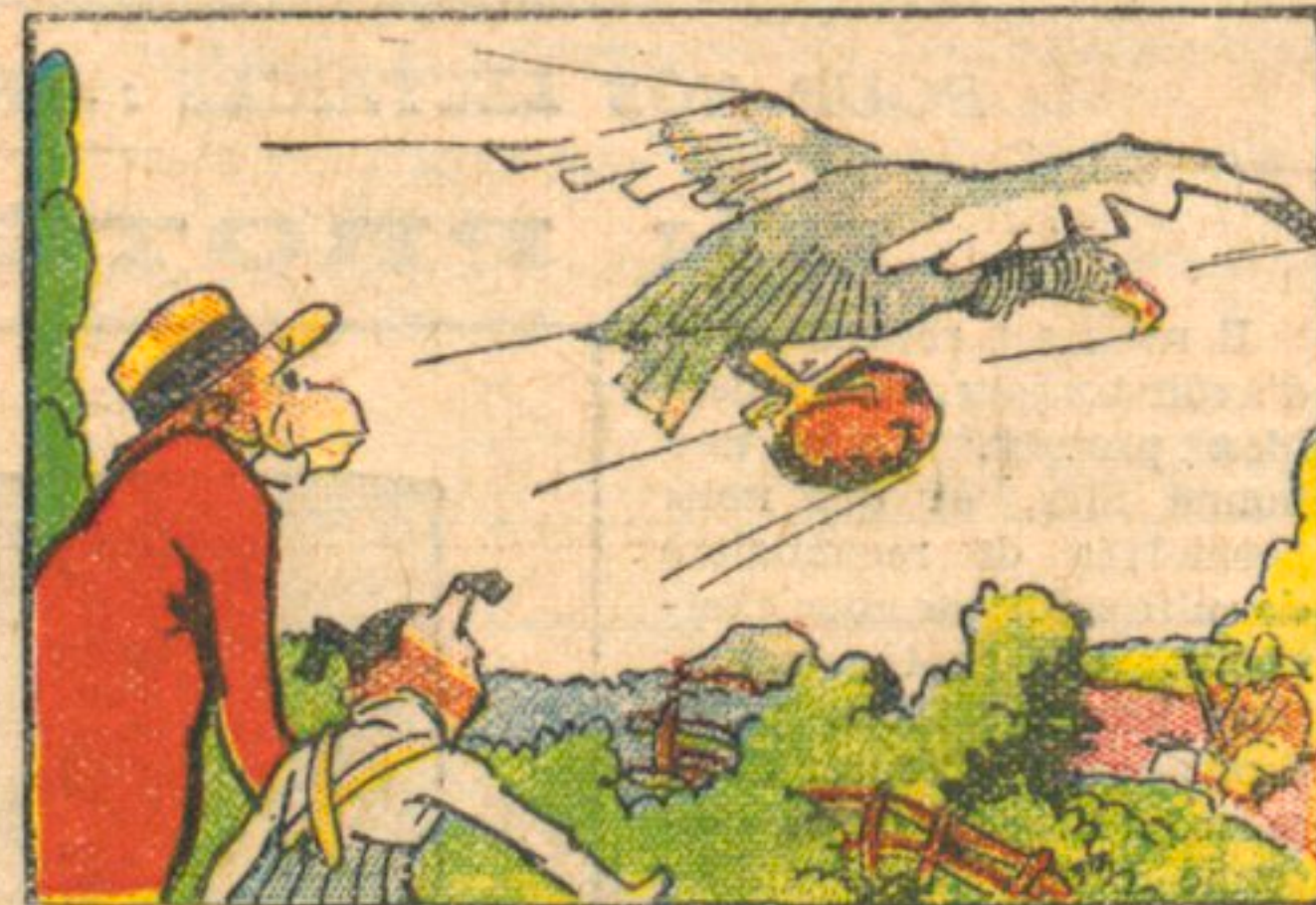
...leur chemin et rencontrent M. Condor qui paraît fort ennuyé. « J'ai faim, dit ce dernier. — Eh bien, chasse ! c'est ton état... — Hélas, il y a dans la contrée, un nommé Marius Galéjade, chasseur émérite qui massacre tout le gibier...



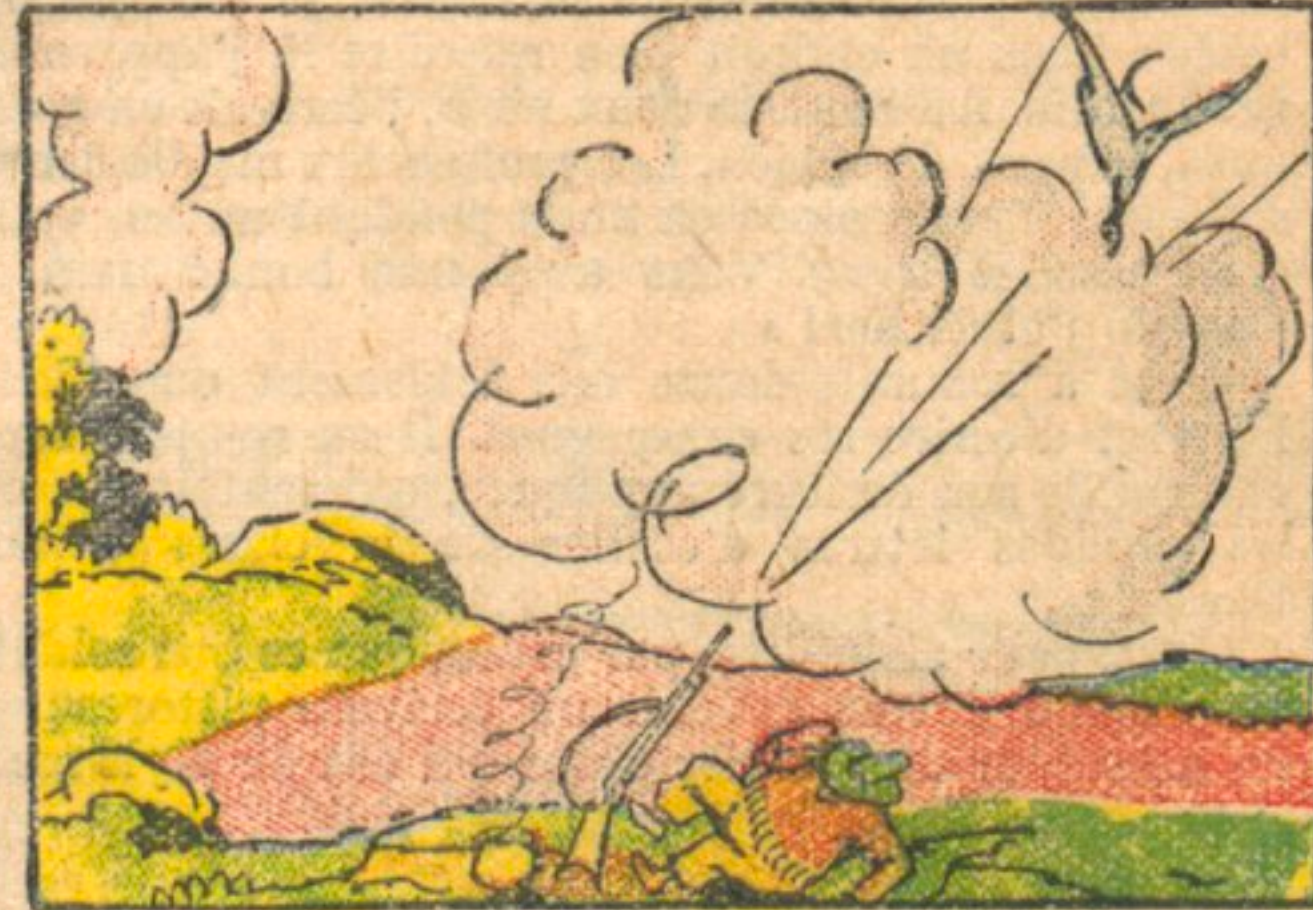
...Il l'entourne dans son carnier et moi... je n'ai plus qu'à le regarder de loin avec tout son butin dont je me régèlerais volontiers ! — Alors, attaque-toi à cet accapareur. — Il a un fusil. — Eh bien ! connais-tu l'aviation de bombardement ?



— Non. — C'est simple, vois sur cet album, un avion lançant une bombe qui va pulvériser un bloc-auss à terre. — Je n'ai pas de bombe... — Prends une grosse pierre, porte-la, en volant, au-dessus de Marius : laisse-la tomber sur lui,...



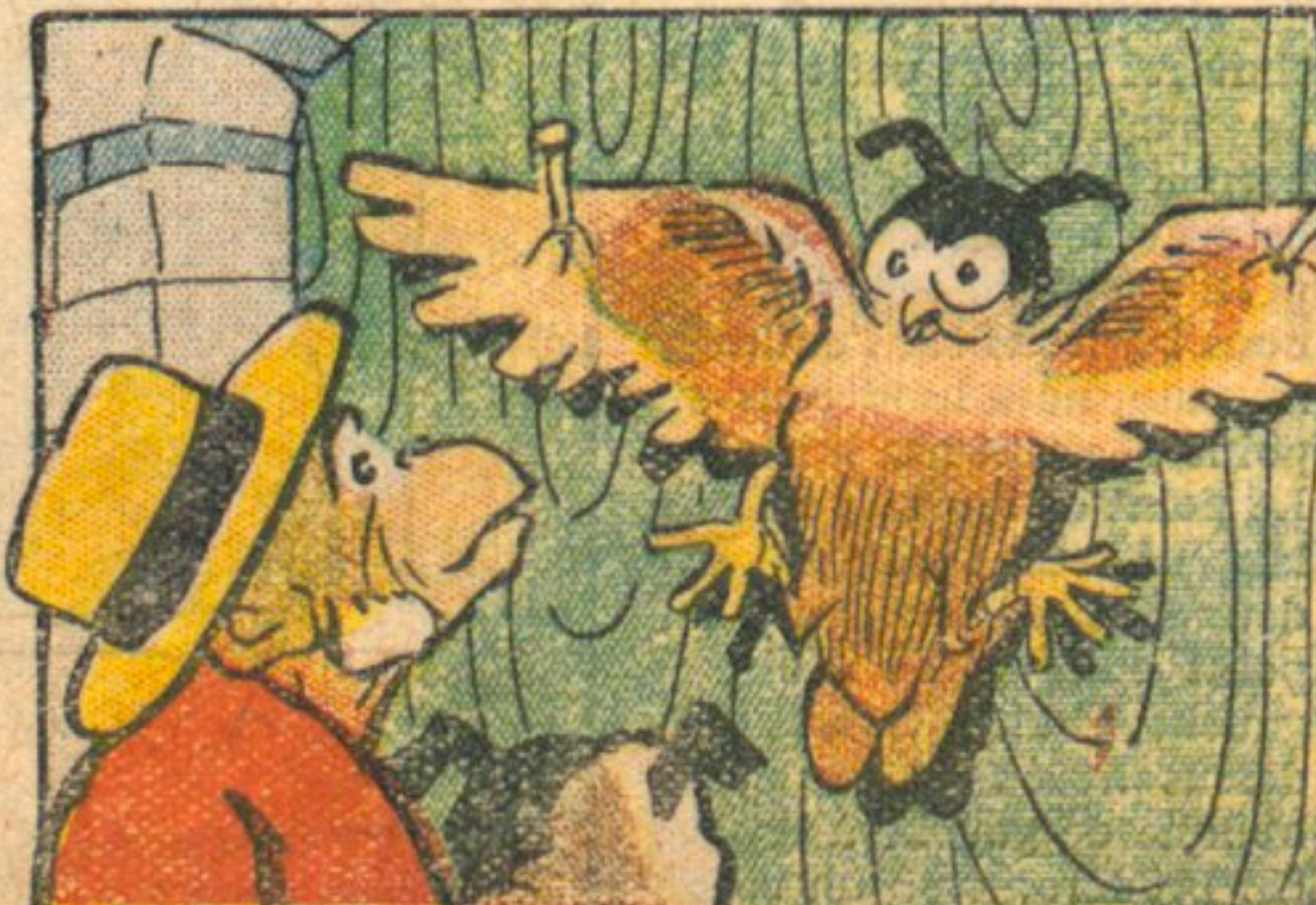
...il sera occis... et tu mangeras le contenu de son carnier. — Pas bête du tout ! les hommes ont des inventions vraiment pratiques ! » M. Condor prend un quartier de roche dans ses serres, s'envole, va survoler le chasseur au repos.



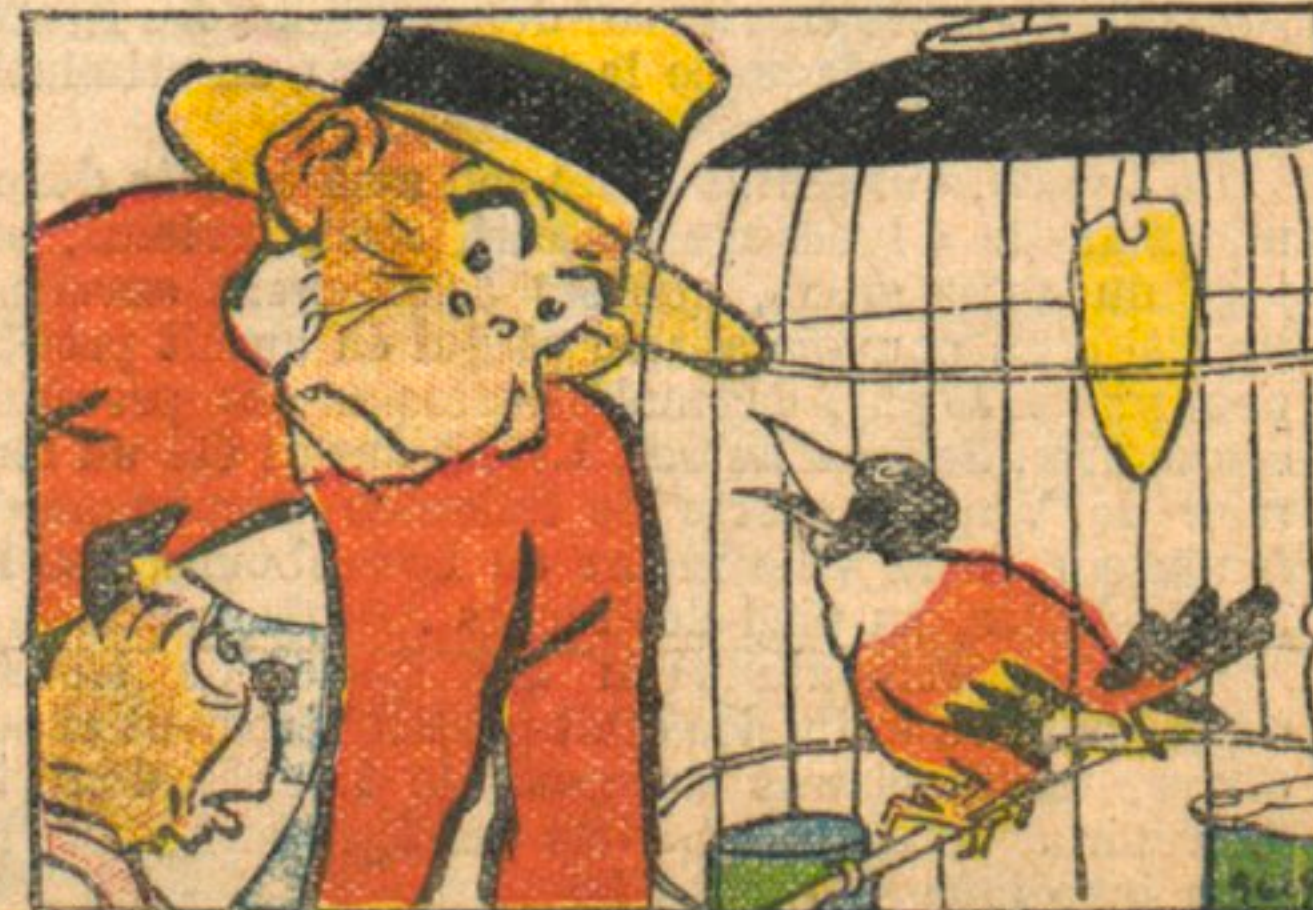
Il lâche sa pierre, mais celle-ci tombe à côté du chasseur qui tombe à terre et, dans sa chute, fait partir son fusil. La décharge vient foudroyer M. Condor qui... ira rejoindre les perdrix dans le carnier du chasseur.



Dig et Dog, qui ont assisté au drame, sont très impressionnés. « C'est vrai, fait Dog, nous n'avions pas pensé à lui dire de se méfier de la défense contre avions ! Mais... j'entends des soupirs déchirants. » C'est M. Hibou qui, cloué à une porte de ferme,...



...attend une mort certaine... et ridicule. « J'ai cassé les lunettes que vous m'aviez données, fait-il. On a pu me capturer car j'étais aveuglé par le soleil et... !!! » Un peu plus loin, dans une ferme, ils voient dans une cage, M. Geai...



...prisonnier. « Quand je chantais comme une seringue, fait ce dernier, personne ne s'occupait de moi, mais maintenant, mon talent de ténor a fait qu'on m'a capturé et que... mais sauvez-vous, voici mes geôliers qui me gardent jalousement ! »